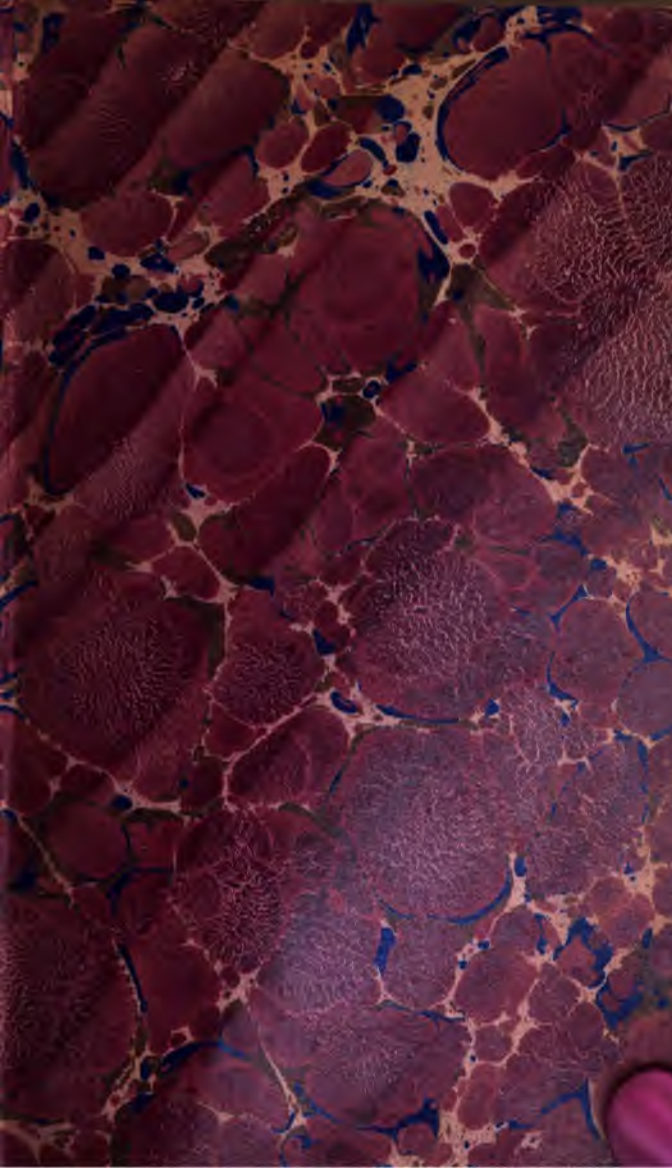
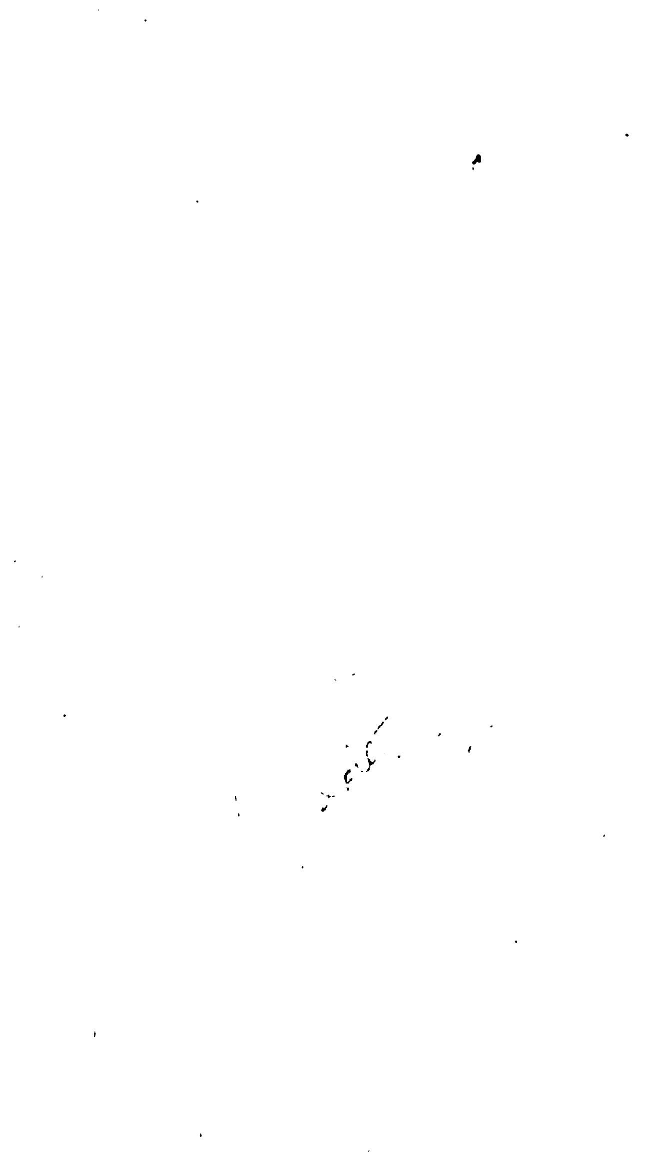



ORD UNIVER
LIBRARIES





[illegible] 1945. [illegible]



LES

AMOUREUX BRANDON

DE

FRANCIARQUE ET CALLIXENE

Roman dramatique en cinq actes et en prose
réimprimé sur le seul exemplaire connu
et augmenté d'une Notice
bibliographique

PAR

M. PAUL LACROIX



GENÈVE
CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1868

LES

AMOUREUX

BRANDONS

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

RÉIMPRIMÉES A CENT SIX EXEMPLAIRES :

100 *sur papier de Hollande*
4 *sur papier de Chine*
et 2 *sur peau vélin*

N° 23.

Genève. — Imp. L. Czerniecki, Pré-l'Évêque, 40

LES

AMOUREUX BRANDONS

DE

FRANCIARQUE ET CALLIXENE

Roman dramatique en cinq actes et en prose
réimprimé sur le seul exemplaire connu
et augmenté d'une Notice
bibliographique

PAR

M. PAUL LACROIX



GENÈVE
CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1868



NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce poëme dramatique, n'eût-il pas d'autre mérite, que sa rareté excessive, méritait d'être réimprimé. On peut assurer, en effet, qu'il n'existe pas d'autre exemplaire que celui de la Bibliothèque de l'Arsenal, lequel a servi pour cette réimpression, de préférence à la copie que M. de Soleinne avait faite lui-même dans son grand recueil de pièces manuscrites (voyez le N° 3078 du catalogue de sa bibliothèque, tome III, page 26), recueil qui est aujourd'hui à la Bibliothèque Impériale. Il faut rappeler que

M. de Soleinne n'admettait dans ce recueil, que les pièces dont il jugeait impossible de trouver, à quelque prix que ce fût, un exemplaire de l'édition originale.

Aucun exemplaire de cette pièce étrange n'avait probablement jamais passé en vente. P. de Beauchamps la décrivait en 1735, dans ses *Recherches sur les Théâtres de France* (édit. in-4, 2e part., page 76), d'après le seul exemplaire connu, qui était alors dans la bibliothèque de M. de Caligny (*B. de M. de Cal.*). Le duc de La Vallière, qui réunit à grands frais une collection théâtrale, ne possédait pas encore en 1768 les *Amoureux brandons*, puisqu'il n'a pas cité et analysé cette pièce dans sa *Bibliothèque du Théâtre françois*; il l'avait fait chercher inutilement dans tous les coins de la France et de l'Europe. Ce n'est que plus tard qu'il en devint possesseur, par les soins de son pourvoyeur ordinaire, le libraire Chardin, et l'exemplaire, en assez mauvais état, qui provenait certainement de la bibliothèque de M. de Caligny, ne fut pas compris, après sa mort, dans le catalogue en trois volumes, rédigé par Guillaume de Bure. Grâce à cet oubli,

il entra dans la bibliothèque du marquis de Paulmy, avec tous les livres qui composaient les six volumes du second catalogue rédigé par Nyon l'aîné. Voilà comment il se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal.

C'est un petit volume in-12 de 4 feuillets préliminaires, dont le quatrième est blanc, et de 184 pages. Les figures, annoncées pompeusement par le titre, sont des bois, d'une taille grossière, la plupart usés et cassés, qui avaient été déjà employés dans différentes impressions et qui étaient restés au milieu de la poussière de l'imprimerie. Deux de ces bois, ayant presque la grandeur de la page (pages 73 et 99) sont pourtant d'un travail assez remarquable, le second surtout qui représente un gentilhomme, en costume de la cour de François Ier, éventrant de son épée une truie, sur le dos de laquelle est monté l'enfant Jésus ou tout autre enfant nu, avec un nimbe autour de sa tête. L'imprimeur ou l'auteur a fait de son mieux pour rattacher, tant bien que mal, tous ces bois au texte de l'ouvrage.

Le feuillet blanc qu'on remarque à la

suite de la préface devait être, sans doute, rempli par le privilége; or, ce privilége n'existant pas, on peut croire que le libraire ne l'a pas obtenu et que le livre a été de la sorte empêché de paraître; ce qui expliquerait sa disparition complète.

On ignore le nom de l'auteur, et nous n'avons rien découvert à ce sujet. Il se qualifie lui-même *le serviteur de tous, à nul serviteur*, à la fin de son épitre *à tous et à nul*. P. de Beauchamps nous fait connaître les initiales du nom de cet auteur, A.B., mais il ne nous dit pas où il les a prises. M. Goizet, dans son *Dictionnaire universel du théâtre en France*, ne dit rien de plus, quoiqu'il suppose l'existence de deux éditions des *Amoureux brandons*, la première publiée dans les dernières années du XVI[e] siècle; la seconde, portant la date de 1606.

Tout ce que nous savons de l'auteur, c'est sa préface ou son épitre qui nous l'apprend. Selon cette préface, son livret serait *une version grecque d'un ancien manuscrit*; il avait l'intention de la dédier à quelque personnage de mérite, « pour estre garanty de la dent du censeur, » mais il a craint d'en être

pour ses pas et démarches, sans réussir à se faire un puissant protecteur : aussi bien, les grands seigneurs, à cette époque, répugnaient-ils à donner de l'argent à un *charlatan* : « on appelle aujourd'hui ainsi un pauvre sçavant homme ; il y a tant de faiseurs de nouveaux livres, que le tout n'en vault rien. » L'auteur des *Amoureux brandons* devait être bien malheureux, car il déclare que mieux vaudrait travailler à la terre et planter des choux, que de faire des livres. Il ne put donc mettre son ouvrage sous la sauvegarde d'une dédicace, et il n'obtint pas l'approbation du censeur.

Cette pièce, pleine d'aventures extraordinaires et d'imbroglios romanesques, a toutes les allures d'une ancienne tragi-comédie italienne ou latine du XVe siècle ; c'est évidemment du latin ou de l'italien, qu'elle a été tirée. On reconnaît, à chaque phrase, le travail du traducteur. P. de Beauchamps avait dit : « Cette pièce qui est très-libre et très-longue, ne paroît point avoir été représentée.» Le savant J.-Ch. Brunet, qui a emprunté à Beauchamps l'article qu'il consacre aux *Amoureux brandons*, ajoute cette

note qu'on devra rectifier : « Cette pièce est très-libre, et ne se trouve que fort rarement : d'après cela, elle peut occuper une place parmi les livres chers. » Si, par un hasard inouï, un exemplaire de l'édition originale se présentait dans une vente publique, nous pensons qu'il atteindrait aisément le prix de 200 à 300 fr., mais on peut être sûr que cet exemplaire ne se montrera jamais.

Ce n'est pas, à proprement parler, une pièce de théâtre, faite pour la scène, c'est un roman dramatique destiné plutôt à la lecture ; ce roman n'est pas *très-libre*, quoiqu'en disent P. de Beauchamps et J.-Ch. Brunet, qui le répète ; mais on y rencontre, dans deux ou trois scènes, des expressions grossières et des images peu voilées, selon la mode de l'époque. Le drame est, d'ailleurs, fort intéressant, malgré la longueur des monologues et les interminables déclamations du dialogue. On pourrait comparer cette pièce à quelques comédies de l'ancien théâtre espagnol et surtout à la *Célestine*.

P. L.

LES AMOUREUX

BRANDONS

DE

FRANCIARQUE ET CALLIXENE

HISTOIRE MORALE

NON ENCORES VEUE, NY RECITÉE

Avec ornement de figures, pour l'intelligence du Lecteur

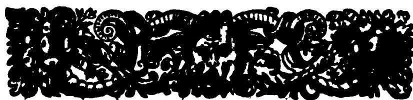


A PARIS

PAR FLEURY BOURRIQUANT

Au mont Sainct-Hilaire, près le puits certain aux fleurs royales

M. DC. VI.



EPISTRE DE L'AUTHEUR

A TOUS ET A NUL

Ce livret (qui est une version grecque d'un ancien manuscript) me demandoit une adresse à quelque personnage de merite, pour estre garanty de la dent du censeur, et je consentois presque de l'etiqueter, pour un tel demandeur en matiere petitoire contre un tel defendeur, n'eust esté que tout consideré par arrest de la Cour, il n'y a si beaux composeurs et adresseurs de livres qui ne perdent enfin leur procès. Les plus grands griefs qu'ils alleguent tous, sont, qu'il faut avoir mille peines pour trouver l'occasion oportune de parler à monsieur, ou à madame; les rencontrer en une belle humeur, et à jour certain; que leurs creanciers, leurs despensiers, ou fournisseurs de leur maison ne les ayent point invités à venir prendre une mauvaise desserte au Chastelet ou à la Cour. Et puis quelque ignorant applaudisseur à

l'ingratitude du siecle, viendra dire comme Judas : A quoy est bon de perdre ainsi de l'argent pour le donner à un charlatan? (on appelle aujourd'huy ainsi un pauvre sçavant homme.) Il y a maintenant tant de faiseurs de nouveaux livres, que tout n'en vault rien. Mais la repartie est prompte : il y aura tousjours des sots et des ignorans, il n'y aura pas tousjours des hommes de lettres, d'autant qu'on les mesprise et vilipende trop, et qu'ils sont tres-mal recogneus. Mal-heur sert à quelque chose; leur vertu, qui ne sçait flechir, doit se roidir ailleurs pour trouver les moyens d'estre couverts contre les injures d'une fortune ennemie, et faudra que ce travail qu'ils employent si inutilement pour le public, ne regarde que leur bien et repos particulier : plustost planter les choux de leurs jardins, bescher leurs vignes, deffricher leurs terres, et façonner des paniers, que semer si ingratement sur ce sable populaire en faisant des livres. Il n'est que de prendre ce beau party, et dire avec le poëte :

Quin tu aliquid saltem potiùs, quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras derexere junco :
Invenies alium si te hic fastidit Alexis,

LE SERVITEUR DE TOUS,

A NUL SERVITEUR.



LES
AMOUREUX BRANDONS
DE
FRANCIARQUE ET CALLIXENE

ACTE I

Scene I

NICOSANDRE

Ce seroit mon profit si j'avois à vous reciter soubs la personne de quelque autre que de moy-mesme tant de sinistres et infortunez accidens, qui pendant le cours de mon aage, que j'ay miserablement tracé jusques à ce jourd'huy, me sont arrivés en divers lieux. Vous me voyez de Roy que j'estois autrefois, devenu maintenant chevalier, suyvant mes

adventures, où il semble que les astres m'appellent, ainsi que je puis conjecturer par les sciences que j'ay autrefois traitées, et dont voicy les livres que j'ay semez par toutes les bibliotheques de l'univers. Mais comme les hommes ne sont jamais contens de demeurer en l'estage auquel leur fortune les a placez, se voulans tousjours pousser sur le vent des occasions qui paroissent belles, de faire voille en la mer de leur ambition : de mesme après que j'en acquis quelque cognoissance et familiarité avec Minerve, deesse des sciences, il me vint une volonté de voir et tracer tout le reste du monde, jugeant à part moy que c'estoit chose reprochable à un Roy, doué de forces et de moyens, de demeurer casanierement renfermé dans un Palais, tout ainsi qu'un villageois soubs sa grotte. Je reçeus chez moy plusieurs braves chevaliers qui, au milieu de leurs heureuses courses, leur chemin s'adonnant par mon pays, me vinrent presenter leur service, et recognoistre pour tel que j'estois, demandans humblement mes passeports et sauf-conduits. Ceux-là augmenterent de moitié ce desir de voyager, qui desjà avoit pris sa naissance en moy, et par le recit de leurs braves faits, et hazardeuses entreprises en faveur de leurs dames et maistresses, embraserent mon âme du desir d'une pareille gloire.

Je ne m'estois point encores lié du neud conjugal, lorsque contre le conseil de mes plus familiers amis, et du Senat de ma prin-



cipale ville, je voulus entreprendre un voyage outre mer, pour la renommée d'une dame dont j'avois ouy faire de louables recits par un chevalier, le plus hardy et vertueux de tous ceux que j'avois veus. Me voilà donc embarqué avec trente-quatre navires, laissant l'intendance et maniement de mon Royaume à deux des plus sages vieillards de mes terres, ausquels je donnay, pour estre mieux respectez et honorez par moy, le nom et tiltre de Princes du Senat. Je ne vous blasme point, bons peres; je sçay que vous estes morts innocents de la perte de mes villes et de tous mes biens, et que ceste gent infidele, qui a miserablement captivé tout le reste de mes subjects, s'est à trop grande foule et trop brusques efforts ruée sur vous pour y pouvoir resister. Je ne pouvois moy-mesme, quand j'eusse esté avec vous, sinon en mourant honorablement pour vostre defense, n'avoir point le regret de vous survivre et vous voir miserablement captifs soubs l'authorité d'un tyran, qui ne vous fait pas seulement changer de condition, mais encores de religion, et adorer avec luy les Dieux profanes. O Prince infortuné que je suis! où est l'homme sur qui le miserable destin soit aussi sinistrement tombé que sur moy? et qui est celuy tant disgracié de la bonne fortune qui ait servy de fable à tout le monde, ainsi que je fais encores, sans avoir l'yssuë de mes travaux? Le ciel, l'air, la terre, les eaux, et tout ce qu'il y a de choses creées dans ceste grande

ceinture azurée, m'ont à leur tour, et quasi à la foule l'un de l'autre, fait ressentir les efforts de leur indignation, comme si c'eust esté une vengeance retombante sur moy pour la faute que j'avois commise d'abandonner mon peuple. M'accuseray-je donc d'avoir donné occasion à mes ennemis, ou les avoir suscitez par cette mienne absence d'entreprendre sur mes subjects ce qu'ils eussent aussi hardiment osé quand j'eusse esté avec eux? et doy-je estre puny d'une desloyauté qui n'entra jamais en mon âme? Ouy, je le dois, et c'est l'ire vengeresse qui me suit, puisqu'au milieu de la mer les poissons se sont assemblez sous mon navire, en si grande multitude qu'ils l'ont fait piroüetter dans l'eau et submergé ceux qui m'accompagnoient. Les vaisseaux qui m'avoient suivy ont faict une partie naufrage à ma veuë contre les bancs et rochers, ne sachant quelle part les autres ont esté poussez; de sorte qu'ayant à grande peine pris terre en ce païs, ainsi que par vengeance je foulois des poissons aux pieds, un nouveau accident m'est arrivé. Celuy que la fortune disgracie une fois, lorsqu'elle seule l'avoit eslevé à un bien dont il se doit contenter, trouve peu souvent où se ranger et mettre à couvert contre ses indignations vengeresses, tant elle prend grand plaisir à se jouer des hommes. Je me depitois, dy-je, contre ces poissons, lorsqu'un Centaure venant à grande course m'aborder par derriere, me decoche une fleche dont j'evitay le coup pour



m'estre tourné au sifflement du traict, ayant aussitost mis la main à l'espée : en sorte qu'après un long combat contre ce monstre, je demeuray blessé en la cuisse, sans que je luy peusse faire aucun dommage, sinon que je coupay la corde de son arc. Qu'eussé-je faict en un païs estrange, ainsi destitué de tous moyens, et sachant au vray la perte de mon Royaume, sinon me ranger au plus honneste party qui se pouvoit presenter, trouvant la misericorde ouverte au cœur d'une tres-noble dame, laquelle estant bien informée de ma qualité, mes conditions, et mon extraction, daigna me prendre à mary, quoyque lors je fusse sans aucune esperance de pouvoir rien recouvrer de tout mon bien. Après de si longs travaux, ce m'a encores esté un tres-doux contentement de trouver un repos si agreable près d'une si noble et si vertueuse dame ; mais ce qui redouble ce mien contentement est que d'elle j'ay eu un beau fils, qui sera un jour l'appuy et le support de ma debile vieillesse, et auquel j'espere laisser le bien que j'acquiers par mon bon mesnage, outre l'esperance que j'ay qu'un jour sa valeur le rendra possesseur du Royaume qui luy est acquis par le droict de nature.

Scene II

SOPHOGINE ET MELANCIE

SOPHOGINE

Quoyqu'il semble que je me sois beaucoup oubliée, d'avoir si long espace de temps manqué du devoir de visite, lequel je vous devois pour l'ancienne familiarité que de vostre grâce nous avons euë ensemble, lorsque nous estions filles et bonnes voisines, ce neantmoins quand vous aurez ouy mes excuses, je croy que vous ne m'en donnerez aucun blasme. Il y a bien un an et davantage que je n'ay frequenté par la ville, ny veu aucune de celles avec lesquelles j'ay esté eslevée, pour ce que de mon propre mouvement, et esprise de la vertu d'un noble personnage estranger, j'ay faict chose que tous mes parens ont blasmée, m'accusans de legereté et peu d'esprit, d'avoir espousé un homme de rien, à ce qu'ils disent, qui au premier vent me laissera vefve de luy, et mariée à un perpetuel deshonneur d'eux et de moy.

MELANCIE

Qui a-il donc, ma chere alliance Sophogine? Estes-vous mariée? Je vous asseure que je suis encores à l'apprendre, car il me semble que je n'ay ouy parler d'aucune solemnité de vos nopces, et que si eussiez faict quelque

assemblée de vos amis, que vous ne m'eussiez pas oubliée. Vous sçavez trop mieux que je ne veux dire, combien je vous suis fidelement acquise, pour les loüables qualitez que j'ay recogneuës en vous deslors que nous estions petits enfans; mais je voy que vous n'aymez pas à ouïr parler de vos merites; dittes-moy un peu de vos amours, si c'est chose qui ne vous vienne point à contre cœur: car je ne voudrois pas, pour me le redire, que vous en rafreschissiez les douleurs, s'il y en avoit aucunes.

SOPHOGINE

Je m'excuseray premierement de l'honneur que vous me faites tousjours, et diray que si vous avez remarqué quelque chose en moy qui ressentist la vertu, que ça esté vostre bel esprit qui a bien sçeu appliquer les choses qu'il voyoit à des qualitez et complexions loüables, car je me suis trouvée de tout temps manque de ce jugement et prudence que vous dittes. Pour venir donc à ce que vous desirez sçavoir de moy, je vous diray qu'il y a quelque temps qu'en notre voisinage arriva un honneste homme, doüé de plusieurs loüables qualitez, mais sur toutes, d'un esprit admirable et d'une sagesse pareille, qui fut amené en une compagnie où j'estois par quelques jeunes hommes, lesquels l'avoient accosté, et l'aymoient pour ce qu'il estoit fort sortable. Celuy-cy sçavoit entre autres choses

de mise parmy les dames, tres-bien pincer le luth et chanter de mesme, outre qu'à la dance il s'y manioit d'un port qui avoit en soy je ne sçay quoy d'une majesté royale. De vray ceux qui l'avoient là amené disoient qu'il estoit Roy, qui fut la cause que chacun pour compassion de sa misere jettoit les yeux sur luy. Quant à moy, je ne sçay si ce fut plus par compassion que par amitié, que particulierement j'entretins cet homme, qui n'entretint aussi que moy de toutes celles qui estoient en la compagnie : et mesme que par une petite jalousie, qui est tousjours parmy nous, comme vous sçavez, elles m'appelerent la Royne bergere, car cet homme avoit l'habit d'un berger.

MELANCIE

Est-ce donc la verité qu'il est Roy? Vrayement le party n'est que tres-honorable, quoiqu'il soit pauvre; vous avez assez de biens pour luy et pour vous, et sans plus d'estat que vous avez peu mespriser plustost les richesses que la vertu, ce qui se pratique peu aujourd'huy, veu que nous faisons plus d'estat du contraire. C'est en quoy je ne puis assez nous blasmer nous-mesmes, de ce que nous ne tenons aucun costé des jeunes hommes de bon esprit, et doüez d'une aussi belle nature que de belles et rares qualitez, qui ne nous sont rien, s'ils n'ont autant de richesses que nous desirons. Aussi il arrive souvent à

plusieurs de nous, que pour n'avoir regardé qu'aux richesses, nous avons de verité des biens, mais avec cela nous avons des hommes qui ne les sçavent pas gouverner, et en mesusent aussi sottement que nous avons esté sottes de ne faire estat d'eux que par leur revenu. Ne feignez donc point de me dire toute vostre adventure, estant asseurée que vous la racontez à une personne qui pour cela vous en louë et prise encores davantage.

SOPHOGINE

Tres-honorable Melancie, excusez si je vous appelle encores par vostre nom : c'est un traict de nostre ancienne familiarité qui m'est eschappé. Celuy dont je vous parle, que j'ay pris pour mary, est veritablement Roy d'un tres-beau et tres-riche Royaume, situé sous la Zône temperée, du costé du Levant, sur les confins de l'Asie, appelé Tarrancire, dont la capitale ville porte le nom de Bezarach; et quatre autres circonvoisines, quasi esgales en grandeur, sont nommées par ceux du païs Trusquerne, Lamprie, Orphace, et Nuringe. Je ne vous puis nommer les autres qui sont en grand nombre et toutes tres-opulentes et bien munies au temps qu'il en estoit possesseur, et n'est pas qu'assez souvent il n'en ait dit les situations et les specialités; mais je n'ay plus la memoire que j'avois, pour ce que la tristesse que je conçoy à part moy allentit beaucoup les forces de mon esprit,

et sans cesse je pleure pour un reproche qui m'est donné sans subject.

MELANCIE

Vous n'estes pas seule qui, pour avoir bien faict, en remportez du blasme, cela est commun à la vertu, qui a l'envie pour compagne: car les braves resolutions ne se laissant gouster à toutes sortes d'esprits, il est besoin que ceux qui n'ont telle generosité detractent pour leur honneur de l'honneur d'autruy, auquel ils ne peuvent atteindre, et qu'ils apprennent à vituperer ce qu'ils ne peuvent imiter. Je voy bien que ce subject vous fasche; changeons nostre discours. Vous me voyez icy entre mes bras une petite fille qui est le fruict de mon mariage; mais vous avez monstré que vous estes plus genereuse que moy, d'avoir commencé par ce beau petit masle, qui me plaist infiniment, tant il a l'œil agreable et la façon gentille. Pleust à Dieu que l'un et l'autre de nos enfans fussent en aage de pouvoir estre mariez : nous en ferions l'alliance bientost pour continuer nos amitiés, et les renoüer par ces beaux liens. Je n'estimerois point que plus d'heur leur peust arriver à l'un et à l'autre; si ce n'est que pour la loüange de vostre petit garçonnet vous vouliez dire que ceux de sa sorte cherchent tousjours leur adventure, et la rencontrent ordinairement bonne, lorsqu'ils ont doüez de belles vertus.

SOPHOGINE

C'est bien me changer mon dueil en une extreme liesse, d'ouïr tels propos de vous : quel plus grand heur pourroit arriver à mon fils, que d'entrer en vostre alliance, pour, sous la faveur, appuy et authorité de vostre mary, essayer par armes à conquester ce que son pere a perdu et ne peut recouvrer, pour estre destitué de moyens, et desjà sur le desclin de son aage, en tant qu'il doit plustost cercher à establir son repos qu'à se hazarder en me delaissant, et defaillir trop tost à ce sien fils, avant qu'il le puisse instruire et luy enfler le courage pour chasser à son tour les ennemis hors le Royaume de son pere. Il ne sera jamais si grand ny si puissant en biens et authorité, qu'il luy fust desavantageux d'entrer en vostre alliance : car pour les beautez, ceste petite fillette ne peut qu'elle ne vous ressemble, et je voy desjà vostre visage raccourcy sur le sien, tant ses yeux, sa bouche, son front et ses cheveux me semblent vostres. Helas! quel bon-heur, si avec l'aage cette volonté naissoit au cœur de nos enfans, et que vostre mary consentist que cela arrivast. Mais nous parlons de choses que de ma part je n'estime point trop esloignées, et desjà je me deçoy moy-mesme pour l'honneur que vous me faites, tant il me semble que ce que nous disons doit un jour estre veritable. Je recognois neantmoins combien à l'advenir les merites de vostre fille

seront plus grands que ne portera la basse condition de mon fils, que la fortune a faict naistre pauvre, d'un pere qui estoit Roy tres-puissant.

MELANCIE

Je vous proteste, ma chere alliance, que ce nom qui a esté entre nous de son commencement donné à l'adventure, se verra un jour veritable, ou il ne tiendra qu'à vous et à votre fils, et plustost je mourray que jamais je consente que ma fille soit mariée à autre qu'à luy. Baisez, mon mignon, baisez vostre petite amoureuse.

SOPHOGINE

Mettez donc la main au bonnet, mon fils, et dittes grand mercy à Madame, qui veut bien que vous baisiez sa petite fille. Mais ce n'est point moquerie, voyez comme mon petit Franciarque embrasse estroictement vostre Callixene. C'est assez, mon mignon, c'est assez ; ne la serrez pas si fort, vous luy ferez mal. Voilà le premier baiser qu'il a encores donné à personne ; il n'en sçait que ce que la nature luy a appris : il faut bien estre plus sage, Franciarque.

MELANCIE

Mon Dieu, quel plaisir de voir ces tendres âmes s'embrasser innocemment ! On dit que

les premiers hommes estoient comme cela, mais qu'ils sont puis après devenus meschans. Je vous confirme encores mon propos, qu'il ne tiendra que de vostre part que nos enfans ne contractent entre eux une alliance actuelle, en lieu de l'imaginaire que nous avons entre nous. Je m'acquitteray de mon devoir envers vous, et reciproqueray à l'honneur que m'avez fait de me venir voir, vous priant que sans user de ceremonies (si vostre chemin s'adonne par deça) vous entriez privement en ceste maison, qui este vostre, en laquelle vous serez tousjours reçeuë de pareille affection que je vous la vouë maintenant.

SOPHOGINE

Je serois bien ingrate et incivile, si recognoissant l'honneur que vous me faites, je ne m'acquittois du devoir que je vous dois porter pour double respect, l'un de vostre qualité, qui faict qu'il me sera tousjours tresfavorable d'avoir entrée en vostre maison, l'autre pour entretenir nostre amitié, puisqu'il vous plaist que je parle ainsi à vous. Et quant à ceste visite que vous me promettez, je serois marrie qu'eussiez pris la peine de descendre de vostre coche, pour voir une si petite maison que la mienne, qui neantmoins sera bien vôstre toutes et quantes fois qu'il vous plaira.

Scene III

FRANCIARQUE

Pendant que mon pere et ma mere entretiennent leurs amis qui les sont icy venus veoir, et discourent de païs lointains, dont je n'ay aucune cognoissance, je me suis retiré à part pour prendre un quart d'heure mes esbats dans l'enclos de la maison, et si ce bel air continue, je sortiray pour aller jusques à cette grande forest, où est la fontaine de Callidorie. Seulement, je suis marri que je n'ay amené quelqu'un de la maison avec moy, non que je craigne chose aucune, mais parceque parmy les champs un compaignon sortable et joyeux apporte un tres-grand contentement. Quand on est plusieurs ensemble, on prend divers subjects de s'esbattre, pource que les uns s'advisent d'une plaisanterie à quoy les autres ne pensent pas, et jamais les subjects de passe-temps ne manquent. Si ne veux-je pas (puisque je me suis oublié d'appeler quelqu'un) commencer ma promenade par un regret : car si mon âme demeuroit triste, je n'aurois point de plaisir par l'object des choses, tant fussent-elles agreables. Quand j'ay bien tout consideré à part moy, je me resouls ; il vaut beaucoup mieux que je sois seul que mal assorty de compaignon : il voudroit possible aller où il ne me plairoit pas, et s'en retourner

au logis auparavant que je me fusse entierement contenté. L'esprit de l'homme est capable de s'entretenir à part soy : il a le discours et la raison pour compaignons fideles, qui ne luy manqueront jamais; ce qui se peut craindre est qu'il les couche sur de mauvais subjects, et qu'il pense en des choses que l'honnesteté defend. Or je n'ay point cette volonté, mais seulement de tracer çà et là, tantost une de ces allées, tantost l'autre, admirant l'artifice du jardinier, qui de ces ciprès a eslevé de grandes colonnes et des globes sur icelles, avec autant de proportions et symetrie, comme si c'estoit pour soustenir de grands bastimens. J'admire en la nature ce qu'elle fait; mais l'art supplée beaucoup à son defaut : voilà des vases et des cassolles aussi proprement arrondis comme si l'on les avoit façonnés sur le tour, et me plaist fort de veoir que les branchages s'entrelacent l'un avec l'autre par le dedans, se nouent d'eux-mesmes après qu'on leur a un peu aydé, laissans au dehors un parement verd de leurs petites feuilles. Encores la grâce redouble en l'ouvrage par ce peu de lierre qui serpente en rond jusques autour des anses, qui en sont plus couvertes que le reste du vase : cela seroit suffisant pour m'arrester un long temps, car je louë volontiers ce qui est bien faict, et m'y arreste d'autant plus curieusement, que je me ressouviens que mes maistres m'en ont voulu dire autrefois quelque chose. Je recognois main-

tenant que les choses dont j'entendois parler, se monstroient à mon esprit d'une autre face qu'elles ne sont, car je les concevois mal : il n'est point de si belle estude que celle de la practique, et je regrette qu'on ne s'est plustost advisé de former mon esprit sur les choses que penser former les choses dans mon esprit. L'un est beaucoup plus facile que l'autre : car en un clin d'œil j'apprens ce qu'en huict jours je n'ay sçeu bien entendre. Or cependant que je m'entretiens de ces pensemens, me voicy arrivé près la belle fontaine de Callidorie; je suis encores à apprendre (quoyque cette maison soit à mon pere) si c'est sans artifice que cette grotte est ainsi cavée, et si ces arbrisseaux qui luy font ombre n'ont point esté plantez de cette façon par main d'homme : ce lieu cy seroit bien favorisé de la nature, si elle l'avoit rendu tel d'elle-mesme. Je recognois bien que ce haut canal, qui porte l'eau par dessus ce bassinet de jaspe, a esté adjousté ; mais je ne puis comprendre comment elle monte ainsi d'elle-mesme, veu que je voy sa source coullante à fil d'eau entre les caillottes de la roche. Il faut necessairement que ce soit une autre source que l'on ait tirée : car celle-cy mesme ne monteroit pas ainsi, joinct que ceste eau qui tombe de si hault, n'est pas si fraische que celle-cy qui est plus coye et tranquille. Il me prend une envie de boire ; on dict bien vray que l'object des choses excite le desir, je n'avois nulle soif quand je suis sorty du

logis : car si j'eusse pensé que cette alteration me fust venuë, j'eusse apporté avec moy ma petite gondole. D'autant que je n'ay pas accoutumé de boire dans mes mains, il vaut mieux que je me penche un peu pour prendre l'eau plus à mon aise. O bon Dieu, que voy-je! Quelqu'un qui me ressemble bien s'est noyé là dedans ; je crains que cecy me soit d'un mauvais augure : je veux veoir de plus près ce que c'est. Je serois bien marri qu'on eust ouy ce que je viens de dire; on m'estimeroit encore bien sot. Mais quoy, les premiers mouvemens des hommes ne sont pas en leur puissance; ils disent souvent beaucoup de choses où leur langue court la poste, et leur esprit ne va que le pas, puisqu'à son temps etant arrivé au but il recognoit avoir tres-mal parlé. Il m'en vient d'advenir autant; car faute d'avoir consideré que l'eau est haulte dans ce bassin, et que l'ombrage l'entourne de toutes parts, tellement qu'il ne reçoit qu'un contre-jour du costé de septentrion, que l'object qui luy est presenté se fait voir entre le lustre de l'eau et luy-mesme, comme je vois ma face icy. Je ne me suis encore veu dans aucun miroir, qui m'ait si naïfvement representé la grâce que j'ay. Nos glaces sont si estroittes, que nous ne nous y voyons que le bout du nez ; je me voy icy tout entier. Je veux certes à l'advenir tenir plus de compte de moy que je n'ay cy-devant faict, et pour commencer je veux laver ma face avec mon mouchoir; car il n'est pas bon de la laver

tout creuëment d'eau : cela deflore le teint, et fait que le hâle nous saisit plustost, endurcissant la peau par la continuation, pource que la trop grande frescheur de l'eau cuit et brusle peu à peu ceux qui ont la chair douillette comme je l'ay. Voilà que me vaut d'estre venu seul : je me lave tant qu'il me plaist, sans que je scandalise personne; et je puis dire hardiment que je prens autant de contentement que l'une de mes mains manie l'autre, comme si je tenois celles de la plus belle fille du monde. Est-ce pas une tres-grande folie à nous de faire les passionnez pour des dames, qui au bout de la carriere se mocquent parfois de nos actions, et payent souvent d'une risée tous les officieux devoirs que nous leur rendons. Il faut tant de ceremonies, tant de badinages autour d'elles, tant de desguisemens d'actions, tant contrefaire de sottises, que j'estimo celuy qui est longuement amoureux d'elles, devenir à la fin tout sot et badin, pour s'estre voulu plaire à cela, afin de leur plaire. Ceux qui auprès des dames se portent avec trop de discretion et modestie sont estimez sots pour ne point estre sots, et faut qu'ils le deviennent pour n'en avoir plus la reputation, tout ainsi que nous n'avons pas besoin de dire que le soleil est clair, d'autant que c'est sa nature d'estre tel. Elles veulent que nous leur deferions un certain advantage par dessus nous, comme si nous ne pouvions estre sans elles; que nous apprenions à les adorer ne plus ne moins que si elles estoient

autrices de nostre conservation, et deesses qu'il nous fallust adorer pour implorer leur faveur. J'estime celuy-là bien heureux qui peut vivre à part soy content de soy-mesme, sans aller bruslant dans un feu pestilencieux qui consume et devore le plus beau de sa substance et de ses ans, et quelque-fois le precipite en un tres-dangereux desespoir. Je ne sçay que nos poëtes et nos peintres n'ont plustost feint l'Amour en forme de quelque ours, lion, ou tigre, que d'en faire un Dieu, puisque le plus souvent ce n'est qu'une brutale sensualité qui nous porte à ces desirs dereglez, et de mettre nostre souverain bien à la jouissance de telle chose que nous aimons, qui ne nous peut aucunement aymer. Que si l'on doit juger de la nature des choses selon leurs effects, nous trouverons plus de cruautés et d'actes indignes d'humanité arrivés par l'Amour que d'autres, et n'ay besoin que j'en rafraichisse la memoire de moy-mesme, puisque je luy veux entierement renoncer, et en mespris de luy, mespriser toute personne, pour ne faire à l'advenir plus estat que de moy-mesme. Ay-je pas assez de quoy m'entretenir en mes pensées? Faisant maintenant profiter ce que j'ay autre-fois appris par estude, m'adonnant à l'exercice des armes pour m'y rendre parfait et redoutable, afin qu'un jour les moyens et le courage m'estans accreus, je face service à quelque grand Roy, pour puis après sous son authorité et conduite eslever mon nom par dessus le commun, et

faire cognoistre que vrayement un cœur royal m'est demeuré, nonobstant la disgrâce de la fortune. Possible que meu de compassion envers moy, et cognoissant aux effects la merveille de mes prouësses, il me donnera un commandement en ses armées, et puis après luy ayant rendu tous devoirs de fidelité, permettra que j'essaye de recouvrer le Royaume et les terres qui ont esté usurpés sur mon pere. Aussi, embrasé du noble feu de Mars, qui seul est capable de faire reluire les hommes par dessus le vulgaire, et les eslever au plus haut estage des degrez de vertu, je mespriseray toute autre divinité que la sienne, sans songer à aucun amour qu'à celuy d'augmenter ma gloire, et m'establir au throsne qui seroit deu à la majesté de mon pere.

Scene IV

CUPIDON, FRANCIARQUE

CUPIDON

Il sera donc permis aux mortels de detracter impunement des puissances celestes, et de moy specialement qui ay bien ce credit de marcher pair à pair en beaucoup de prerogatives avec les autres Dieux; mesprisant mesmement les foudroyans tonnerres de Jupiter, et le rendant subject à moy quelquefois. Cepedant j'entendray ce bel escholier

me faire des reproches les plus vergongneux qui m'ayent point encores esté objectés, jusques à denier ma divine extraction, et me ranger avec les bestes. Si ce n'estoit que je le puis faire repentir de tout ce qu'il a proferé contre moy, je le punirois selon son demerite. Or je luy feray sentir que vrayement je suis un Dieu, oubliant l'injure qu'il m'a faicte en sa pensée; car s'il l'avoit publiée, je rendrois sa punition publique, afin qu'il servist d'exemple à ceux auxquels il auroit apporté du scandale par le blasme de ma puissance. Il ne sçait pas encores quel je suis, c'est à moy à excuser son âge, et à luy de se repentir; il a fort mal jugé de penser ne point estre subject à moy, pour n'aymer que soy-mesme. Si je le voulois severement punir, je le lairois vivre en celle erreur; mais je luy augmenterois sa folie, en celle façon que sous ombre de s'embrasser et se baiser soy-mesme, je le plongerois dans les eaux et le rendrois la proye des poissons. Il luy a bien pris de m'offenser de parolles seulement, et pour cela je ne luy donneray autre punition, sinon que je le rendray amoureux d'une damoiselle, de laquelle il ne jouira qu'après infinis travaux et hazards, luy donnant tout loisir de sentir combien ma main est pesante à supporter, et mes fleches inevitables. Je veux qu'il ayme Callixene, et que Callixene l'ayme, ainsi que les meres de l'un et de l'autre en ont faict solennellement le veu. Nonobstant, j'apporteray tant de difficultez à cela, qu'il ne co-

gnoistra point Callixene, ni elle luy : et feray encores plus, que pour l'amour d'elle il tracera une infinité de païs et de regions avec grands hazards de sa personne, bruslant perpetuellement de mes amoureux brandons. Je le voy venir à moy, tousjours en sa premiere resolution : ça, galland, ça, je jure par le fleuve de Stix que vous serez tout presentement amoureux d'autre que de vous. Vous avez bien mal faict vostre profit des sciences, si vous avez appris à me mespriser, et estimer honneste de s'aymer soy-mesme, veu que c'est le plus pernicieux et le plus dommageable de tous mes traicts qui faict cet amour-là. Ce n'est qu'à nos Déités que cela est permis, qui trouvons en nous-mesmes de quoy nous contenter, et qui avons des reflexions propres pour cet effect, dont l'imbecille humanité ne peut estre capable, pas seulement de voir ses propres yeux. Nous courons partout, entendons tout, voyons tout, et ce tout est une partie de nous-mesmes ; tellement que nous pouvons ce qui nous plaist, et nous plaisons en ce que nous voulons. Temeraire blasmeur de ma puissance, sentez donc les efforts de mes fleches, et esprouvez si celles que vous promettez darder contre vos ennemis sont plus poignantes et penetrantes que les miennes.

FRANCIARQUE

Quelle nouvelle douleur vient maintenant de me saisir? Je pasme, je brusle, je meurs et sens je ne sçay quelle glissante poison qui

court dans toutes mes veines, penetre jusques à la mouëlle de mes os, sans que je sçache d'où en naist la cause, pour ce que de ce jourd'huy je n'ay faict aucun exces, et n'ay mesme mangé que ce que mon pere m'a envoyé de sa table, en quoy il ne peut y avoir aucun soupçon, puisque ceux qui en ont mangé comme moy ne s'en trouvent aucunement mal, ainsi que je suis. A grand peine puis-je respirer : je desire, je voudrois aller, je voudrois voir, et si je ne sçay où sont les choses qui me peuvent contenter, ni en quelle place je pourroy trouver le repos que je m'imagine. Mes pensées s'embrouillent sur des objects infinis ; mes yeux ne sont plus arrestez dans leurs paupieres et roullent perpetuellment sur tous les subjects qui s'offrent à eux; mon cœur n'est plus mien et ne faict aucun office en moy, tant je me sens affoibly. Le courage et la vigueur que j'avois autrefois, sont entierement alentis, et me semble que mes bras servent d'une bien pesante charge à mon corps, tant je les trouve laschez à mes premiers exercices, et n'est possible que je me trouve ce jourd'huy au tournoy avec mes compagnons, ainsi que nous avions proposé entre nous. Quel deshonneur me sera-ce, de n'assister pas en armes avec les autres Gentilshommes, et ne rompre la lance comme eux par maniere d'esbattement, faisant entre nous une espece de combat, et puis après courant la bague pour remporter le prix et gaigner la couronne de laurier! Je suis bien changé

de ce que j'estois auparavant : rien ne me plaist plus en moy-mesme, sinon ce que j'estime qui doit plaire à autruy; mes habits, mes gestes, mes actions, ne tendent qu'au contentement d'une dame, et pour comble de mes infortunés malheurs, je ne sçais quelle elle est. O puissant et invincible Archer, que maintenant j'advouë estre un Dieu, non pas une beste irraisonnable et remplie de cruauté, ainsi que trop temerairement je l'ay pensé, est-ce point que j'ay offensé ta divinité, et que pour te venger de moy tu me tourmentes de ceste façon ? Fay au moins, sainct Amour, que tout ainsi que nul ne sçait que je t'ay blasmé, qu'aussi mon tourment soit incognu, et que je puisse sçavoir celle dont il plaist à ta Majesté que je sois le serviteur, et laquelle tu veux que j'honore et cherisse comme ma dame et maistresse ! Les passions qui ne sont point bornées en nous, ne peuvent nous amener qu'au gouffre d'un desespoir, et si je t'ay offensé, comme je le reconnois, contente-toy que je l'advouë et que humblement je t'en requiers pardon. Si les Dieux n'estoient meilleurs que nous, en vain les revererions-nous, et bientost ils se verroient seuls habitans des cieux et de la terre, si les foudroyans esclats de leurs tonnerres vengeurs tomboient sur nos chefs aussi souvent que nous les irritons. Je puis aussi bien te servir en suyvant maintenant tes enseignes, comme j'avois faict un veu contraire, et si tu veux que j'advouë cent fois que je t'ay offensé, je le repeteray autant

qu'il te plaira, pourveu que je sçache qu'en ce faisant j'adoucisse ton courroux, que j'ay justement esmeu à l'encontre de moy. Ta gloire sera plus celebre de m'avoir pardonné que de m'avoir chastié, puis qu'en celuy-cy tu ne serois qu'une chose ordinaire et deuë à l'offence; mais en l'autre une chose toute divine, d'oublier le peché. Habiteray-je donc dans les grandes villes pour y rencontrer (toy me conduisant) celle pour l'amour de laquelle tu m'as blessé, ou si je traceray les champs pour y cercher quelque bergere, que de ta main tu rendras reciproquement amoureuse de moy, afin que bientost, en t'obeissant, nous contentions nos desirs, et tournions nos peines par une ferme alliance? Je ne desdaigne point ces chastes Dryades, familieres amies de la Deesse Diane, qui ont les âmes douées le plus souvent de tres-rares et excellentes perfections, lesquelles sont d'autant moins corrompues qu'elles sõnt esloignées des lubriques allechemens qui se voyent aux grandes villes. Ce n'est pas pourtant que j'aie la volonté de blasmer celles que Pallas renferme dans les cités, et auxquelles elle apprend la civilité par exemples, selon les loüables compagnies qu'elles frequentent, desquelles elles ne peuvent retenir que ce qu'elles voyent faire ; estant au reste en leur libre disposition de s'en distraire, si elles recognoissent qu'on se comporte autrement en leur endroit que la vertu ne requiert. Me voilà donc entierement disposé à aymer le subjet qui me peut guarir,

et prest de courir au remede quelque part que je le puisse trouver; mais que feray-je en l'angoisse où je suis, n'osant declarer mon mal à ma chere mere, et moins encores à mon pere, qui me met bien d'autres pensemens en teste que ceux de l'amour? Ses royaumes perdus, dit-il, attendent la vigueur de mon aage pour retourner à nous par les bresches que la valeur de mon bras ouvrira à une meilleure fortune que celle qui l'a accablé. Nos ennemis se tiennent d'autant moins sur leurs gardes, qu'ils estiment que le desastre nous a tellement abaissé le cœur et le courage, que quant et quant il nous a osté l'esperance de jamais y rentrer, et ne croyent pas que les pensées d'en recouvrer la moindre parcelle naissent encores en notre âme. Que dira donc mon cher pere, si une fois il sçait que ceste passion, sans patience, soit entrée en ma fantasie? N'aura-t-il pas juste subject de me reprocher que je seray un casanier, et qu'il donnera à mon frere puisné le droit que la nature m'a attribué par l'ordre de ma naissance? Serviray-je donc, chetif que je suis, au plus petit de mes freres, qui aura peu recouvrer le royaume qui s'est perdu en notre famille? Ouy, certes, je luy serviray, puisque je ne puis douter de ceste rage qui me tient saisi; et faut qu'en brief par quelques voyes que ce soit, je trouve celle dont je suis eperdument amoureux, ou tout au moins que j'aye son portraict, si quelques sinistres evenemens m'empeschent d'avoir sa vive image.

ACTE II

Scene I

CALLIXENE, CORYLLINDE

CALLIXENE

La modestie qui est deuë à nostre sexe couste beaucoup à plusieurs d'entre nous; je l'essaye maintenant en moy qui me sens d'autant plus ardemment bruslée et passionnée d'amour,que je n'ose donner air à mes flammes et descouvrir mon secret. Ce n'est que depuis deux jours que je me trouve esprise de l'amour de Franciarque, sans que je sçache quel il est, ny d'où me vient ceste affection, puisque c'est celuy que je n'ay jamais veu ny frequenté que je sçache, et neantmoins l'estime que j'ay veu faire de luy, est cause qu'il m'a toute acquise, pour me posseder quand il luy plaira en loyauté conjugale. Or ce ne seroit pas mon honneur de descouvrir ceste affection à ma mere, s'il est ainsi que les ouvertures de mariage viennent plus honnestement de la part des hommes que de la nostre: et je ne doibs point faire paroistre que je

l'ayme, pource que bien souvent ceux qui ont toute puissance sur nous, n'ayment pas les jeunes hommes qui nous plaisent. En cela il faut que les volontés d'autruy facent en nous ce que les nostres devroient faire, et que nous aymions avec l'affection de nos peres et meres, non avec la nostre : d'autant qu'ils se persuadent que n'estant point aveugles des passions amoureuses, ils recognoissent mieux ce qui nous est propre que nous ne pourrions pas faire. De verité, qui nous laisseroit souvent conduire nous-mesmes, plustost nous viendroient les repentirs que le contentement, duquel souvent nous nous repaissons en vain, tant l'amitié des hommes est variablement inconstante, subjecte à se laisser emporter au premier vent de disgrâce qui souffle entre eux et nous. Quel remede apporteray-je donc à ce mal qui me tient saisie? Je n'y en vois point d'autres que de passer ceste fantasie par le divers subject des choses champestres, demandant congé à ma mere pour m'aller esbattre ès lieux plus voisins de ceste ville, où mon pere a de tres-belles et amples seigneuries. Quand je ne verray point les attrayans allechemens et captieux blandissemens de ces courtisans, je n'en seray point esprise, puisque noz yeux s'attribuent en amour la principale authorité, et sont comme les chefs et conducteurs de nos affections. Pour commencer à prendre goust à ma resolution, je puis bien aller icy près en nostre chasteau de Pimene, et retourner inconti-

nent après que j'auray veu les bergeres, et passé un peu de temps avec elles. Le chemin ne me sçauroit estre ennuyeux, puisqu'il n'y a qu'un quart de lieue d'icy là ; et pendant que je digereray, à part moy, ma deliberation, je me trouveray incontinent où je veux aller; je retourneray dans le carosse qui est là, de mon pere, puisqu'aussi bien il veut le faire venir et m'a dit ce matin que j'eusse le soin de le mander. Je n'auray point d'autres excuses à proposer, si l'on me demande où j'auray tant sejourné hors de la maison. Mais voicy quelqu'une de mes bonnes compagnes que je voy venir à moy; d'autres qui ont marché plus fort que moy auront adverty que je venois icy, ou bien elle passera outre et s'en ira dans la ville pour acheter quelques necessités.

CORYLLINDE

Madamoiselle, nous avons bien sçeu que vous veniez icy, par un serviteur de vostre fermier qui nous en a adverties; c'est pourquoy, de la part de toutes mes compagnes, je vous apporte ce chapeau de fleurs, que nous avons adjancé à la haste, le mieux qui nous a esté possible. Ce n'est pas chose qui soit digne de vous ; mais comme il est de tresbonne odeur, aussi nous entendons monstrer et recognoistre par là que vostre vertu se rend admirable partout, et que jamais elle ne perdra son lustre, non plus que les saisons ne faillent jamais de nous esmailler les prairies

de diverses gayetez et fleurettes. Cecy ne sera qu'en tesmoignage de nos affections, et pour preuve que nous desirerions d'avantage, si les occasions se presentoient : et quoyque nous vous facions ceste offre de nostre propre mouvement, si est-ce que vostre vertu nous y altere plus que toute autre chose, ne faisant cecy pour acquerir vostre faveur, mais pour recognoissance de l'honneur que vous meritez.

CALLIXENE

Vrayement, c'est vostre courtoisie, mes cheres compagnes, qui me defere une chose laquelle ne m'est point deuë. Specialement, je vous ai beaucoup d'obligation, ma chere Coryllinde, de ce que au nom de toutes les autres, vous avez pris la peine de venir au devant de moy. Je recognois, certes, à vostre bouquet, que je suis bien paresseuse et peu accoustumée à marcher, veu qu'il est si parfaict : ce qui ne peut estre sans long espace de temps ; et par là je collige que j'ay beaucoup arresté à venir jusques icy : mais je ne suis pas marrie que vous ayez eu le temps à vostre aise, je me suis un bien peu reposée à moitié du chemin.

CORYLLINDE

A ce que je voy, vous estes venue toute seule. Quelle si heureuse occasion nous apporte ce bien de nous faire jouissantes de vostre pre-

sence ? Ce ne sont pas affaires de vostre maison, car vous avez assez d'autres personnes chez vous pour envoyer jusques icy, si c'estoit cela seul qui vous amenast. Quoy que ce soit, vous estes la tres-bien venuë, et s'il vous plaist prendre la peine d'attendre jusques à mon retour, qui sera en bref, j'ameneray icy mes compagnes, pour vous faire cognoistre que toutes ensemble nous sommes voüées à vous comme à celle que d'une seule voix nous avons choisie et esluë pour estre nostre Reyne.

CALLIXENE

Ma chere compagne, quoyque cet honneur vous semble estre dignement deferé à celle que vous avez choisie, si est-ce qu'en faisant election de moy pour cela, vous aurez faict tort à beaucoup d'autres qui le meritent cent fois mieux que je ne fais, auxquelles je vous supplie, adjoustant mon election à la vostre, rendre cet honneur qui ne me semble pas petit. Ce nom de Reyne est tousjours grand et excellent, tellement que la personne qui le doit porter doit aussi estre douée de rares et singulieres vertus, par lesquelles il est necessaire qu'elle serve aux autres comme d'un miroir de perfection. Et encores que vous me puissiez respondre qu'entre vous, qui estes bergeres, ce ne sont qu'honneurs simulés, si veux-je bien neantmoins vous dire que tels qu'ils sont, ils nous peuvent enfler et enorgueillir, pource que en quelque chose que ce

soit, l'accoustumance nous trompe tousjours ; par ainsi, à force de m'appeler vostre Reyne, je me pourrois faire accroire que je serois de ceste qualité. On m'a bien faict un conte qu'un certain fils de Roy, qui neantmoins n'estoit tenu que fils de berger et nourry parmy eux, pour luy apprendre et faire croire qu'il estoit de bas lieu, ayant esté esleu Roy des bergers, en abusa enfin, et fit punir ceux qui delinquoient en sa presence : mesmement qu'il fit battre de verges un fils de famille de bonne maison, ce qui excita une grande rumeur entre le peuple. Du commencement, il nous semble que ce ne soit que petits jeux ; mais la fin ameine tousjours quelque insolence ou bien quelque meschef, pource que le mensonge ne peut estre tel que la verité, et partant il nous faut laisser ces tiltres à ceux auxquels ils sont naturellement deubs. Je ne mesprise pas neantmoins vos recreatifs esbattemens, et je veux bien en cela estre des vostres ; mais non en la qualité que vous m'y appelez, car ainsi estant j'y aurois moins de plaisir que vous toutes, à cause qu'il me faudroit trop faire la retenuë et la sage. J'ayme mieux, en bien obeissant, me rendre aymée de toutes, qu'en acceptant cet honneur, faire autant de tort à une autre qui sera plus souvent avec vous, et à laquelle vous pouvez beaucoup plus convenablement la donner.

CORYLLINDE

Encores que de verité nous vous ayons esluë pour nostre Reyne par maniere d'esbattement, si n'avons-nous pas neantmoins laissé d'y apporter autant de ceremonies que nous avons peu, soit par augures et par collection des voix de toutes mes compagnes : tellement que ce seroit rendre vaines les déités qui nous assistent, si nous recommencions à faire election d'une autre. Je ne defereray donc point pour toutes vos excuses de vous couronner, puisque j'en ay la charge de la part de toutes mes compagnes, et non d'accepter vostre refus. Je vay les advertir de vous venir salüer pendant que vous estes icy, avant que vous retourniez en vostre maison de la ville.

Scene II

RAPHALANGE, FRANCIARQUE
ET CALLIXENE

RAPHALANGE

C'est tousjours une chose tres-louable, à quelque art ou science que nostre esprit s'applique, d'en acquerir la perfection, pour ce que par là nous nous faisons honorer et estimer par dessus tous autres de la mesme profession, ce qui arrive specialement en la peinture, qui de tout temps a esté aymée des

grands Monarques et d'un chacun. De verité, est-il pas bien raisonnable que celle qui va au pair avec la nature, qui non-seulement l'imite, mais aussi la surpasse en beaucoup d'inventions, participe en quelque chose à ceste louange deuë à l'architectrice de l'univers? Outre, quel contentement vous est-ce de conserver la beauté des dames, voire l'accroistre par nos ouvrages; et pour l'opinion qu'elles ont de la subtilité de nos pinceaux, nous octroyer ce privilege, qu'à nostre loisir nous contemplons leurs beautés, et les traçons premierement en nos âmes, puis après sur nos tableaux? Quant à moy, j'auray encores cet heur particulier, que toutes les plus belles damoiselles du païs me seront amenées pour retirer de chacune d'elles ce qu'elles auront de plus beau en elles, afin de dresser le pourtraict entier de la deesse Venus, et luy attribuer ce que je remarqueray de plus parfaict en ces beautés choisies. J'ay un extreme contentement de voir devant moy tant de filles, esquelles la nature s'est pleuë d'abreger toutes les perfections corporelles qu'elle peut donner à ce sexe : et quoyqu'il me soit defendu de passer outre, si est-ce que tant qu'il me plaist, et autant de fois que je veux, je les fais demeurer nuës devant moy. Tantost je veux voir leur costé, tantost leur derriere; ores ceste partie-cy, ores celle-là, et bref tout ce qui me plaist en elles : et desjà plusieurs sont venuës à moy par le commandement du Senat, desquelles j'ay consideré jusques aux muscles

et aux plus petites veines, pour en remarquer le potelis et la trace. Or j'ay un jeune Prince nommé Franciarque qui me cherit et honore grandement, lequel m'a instamment prié à diverses fois de luy tracer le pourtraict de sa maistresse, et veut que je devine quelle elle est, me promettant une tres-grande recompense, si je puis faire par la dexterité de mon art, que mon pinceau rencontre à exprimer la beauté qu'il a imaginée dans l'âme, mais qu'il ne peut aucunement exprimer, à ce qu'il dit. Il est tres-difficile de contenter beaucoup de jeunes Princes de sa sorte, qui veulent que nous inventions ce qu'ils ne nous sçavent pas seulement dire; cause que bien souvent il faut que nous traversions nos âmes de diverses fantasies, pour rencontrer parmy nos illusions et idées feintes quelque air de visage qui les contente. J'ay desjà dressé trois ou quatre tableaux pour rencontrer à l'humeur de ce jeune Prince; mais tousjours il m'a dit que je n'arrivois point au but, et nonobstant me presse infiniment continuer et tousjours essayer, me disant pour ses raisons, qu'ayant faict plusieurs divers pourtraicts, possible quelqu'un rencontrera. Il ne sçait pas bien encore que ceux de mon art sont pour la pluspart subjects aux influences de la Lune, et que nous avons des quintes desdaigneuses, quand après le second ou troisiesme essay, nous voyons que l'art nous refuse ce que les volontés d'autruy ou les nostres propres nous demandent. J'essayeray un autre moyen de

le contenter : je le feray secrettement entrer ce jourd'huy chez moy, et le mettray en lieu que tout à son aise, sans qu'il puisse estre apperçeu, il verra la plus belle des filles de la ville, qui est Callixene, laquelle à son tour doibt venir vers moy, pour pourtraire de son corps les parties que je pourray le plus parfaictement adjouster à mon tableau. J'entens quelqu'un qui touche à ma porte, possible sera-ce luy : car il advient souvent que nous sommes surpris au despourveu par ceux desquels nous parlons ; et je croy que c'est qu'en cela nos âmes font voir de petites parcelles de leur divinité. J'ay bien dict que c'estoit luy.

FRANCIARQUE

Raphalange, si comme moy tu sentois un feu qui te bruslast, tu essayerois d'en trouver le remede ; mais tu es tellement apres les tableaux de Venus, que tu oublies à faire quelque chose pour moy, quoy que tu ne puisses esperer plus grande recompense de ton labeur en cela, que tu la remporteras de moy si tu me contente.

RAPHALANGE

Monsieur, je parlois tout presentement de vous.

FRANCIARQUE

Et moy je songeois en toy, puis que je te suis venu trouver.

RAPHALANGE

Vous ne sçavez pas ce que je veux vous dire.

FRANCIARQUE

Je le croy bien ; mais si tu me l'avois dict, je le sçaurois.

RAPHALANGE

Personne ne vous a-t-il veu entrer ceans?

FRANCIARQUE

Tu sçais bien si tu me voy.

RAPHALANGE

Vous songez tousjours à quelques subtilités ; c'est bien la verité que si je vous voy, quelqu'un vous aura veu. Mais j'entens si vous avez sejourné en ma boutique d'en bas, et si nos voisins vous ont point veu entrer ceans.

FRANCIARQUE

Tu n'as pas accoustumé de me demander cela.

RAPHALANGE

Excusez-moy si je vous le demande, c'est de verité un nouveau subject qui m'incite, et d'ailleurs je craindrois qu'on jugeast que je vous aurois icy mandé, à cause que voicy l'heure que mes damoiselles viennent pour estre depeintes.

FRANCIARQUE

Je t'assure, foy de Prince, que personne ne m'a veu entrer, et mes pages mesmes ne sçavent où je suis; il m'a pris une fantasie de m'affubler de ce manteau d'un de mes hommes, et te venir voir à la desrobée.

RAPHALANGE

Monseigneur, vous soyez le tres-bien venu; aurez vous agreable que je vous face voir la plus belle de toutes les filles qui me soit encores venue voir, mais soubs condition que vous me donnerez vostre parole de n'en jamais dire mot à personne?

FRANCIARQUE

Foy de Prince, Raphalange, mon amy, je te jure et promets, que d'autant plus celle que tu me feras voir sera belle, d'autant moins je le diray à âme vivante, car je t'ayme trop, et sçay de quelle importance il te seroit, si je divulguois le plaisir que tu me feras : car pour ton regard il t'est desjà tout acquis, et sçay que c'est une faveur speciale et signe de ton amitié, que tu me veux monstrer aux despens de ton honneur, si je le divulguois. Assure-toy donc en moy et me renferme où tu voudras; pourveu que de là je puisse aisement voir, je n'en bougeray point.

RAPHALANGE

Cachez-vous vistement dans ma pinacho-

theque; vous verrez par les deux entrées de la clef, qui sont aux serrures. J'entens que l'on heurte à ma porte; c'est possible la damoiselle qui doibt venir. Ce l'est certes; donnez-vous garde de faire aucun bruit.

CALLIXENE

Je ne frappe par volontiers à ceste maison, et n'estoit que je craindrois que la deesse Venus s'offensast contre moy, si petit l'ornement de son pourtrait je refusois quelque chose qui fust en mon pouvoir, tous les arrests et ordonnances de la ville ne m'y feroient pas venir, et plustost ma mort tesmoigneroit ma pudicité que je consentisse de venir ainsi m'exposer à la veuë d'un peintre. Mon pere qui est le chef et capitaine de ceste ville, pouvoit-il pas avoir ce privilege que je fusse excusée de venir icy? Mais quoy, c'est luy, dit-il, qui a donné la loy, et partant il me commanda absolument que j'eusse à venir icy. Enfreindraye-je ce commandement paternel? Et toy, ô saincte Venus, offenceray-je ta divinité pour me prester pour ton honneur jusques à mon honneur propre? Je te jure que c'est ton seul respect qui m'ameine icy, et non les menaces de mon pere, qui a bien peu, par la loy de nature, me donner ma pudicité, laquelle neantmoins il ne peut par aucune loy humaine me contraindre violer. Mais, quoy? ce n'est pas la violer, si nous n'y apportons la volonté et les effects : et si ce peintre me voit nuë, ma chasteté n'en dimi-

nuera de rien, non plus que si à l'impourveu il m'avoit tenue en l'estat qu'il me fera mettre. Diane ne fut moins chaste pour avoir esté trouvée nuë par Actéon; et ceste ordonnance ayant jà esté executée en d'autres filles, me rend excusable; car, certes, j'eusse faict plus de difficulté d'estre la premiere. Il semble que ce qui est approuvé et loüé d'un chacun ne soit point un mal, comme je sçay que tant plus il y aura de moy au pourtraîct de la deesse, plus j'en remporteray de gloire et d'honneur. Holà! holà!

RAPHALANGE

Madamoiselle, entrez, ne craignez rien, je suis icy seul; vous soyez la bien venuë; je m'en vais fermer toutes les portes, et ne lairray qu'une seule fenestre ouverte, afin de vous oster tout soupçon.

CALLIXENE

Mon cher Raphalange, l'ordonnance qui t'attribue le pouvoir de nous voir ainsi qu'il te plaist à descouvert, peut estre moderée, si tu veux, en moy, qui n'ay rien de si beau que ce que tu as desjà peu voir aux autres qui sont icy venuës auparavant moy. Excuse ma jeunesse, regarde à mes pleurs; supplée par ton art ce que la nature a denié à nostre sexe, specialement à ta Callixene, que tu vois honteusement, confuse, te supplier à jointes mains, baignant son sein de larmes. Les

Dieux sont tout autrement formez que nous, et nostre humanité, tant soit-elle parfaicte, ne peut approcher la moindre parcelle qu'ils ayent en leur corps. Je sçay combien tu es excellent ouvrier, et parce que je le sçay, aussi je te supplie que tu faces de toy-mesme et par ton seul art ce que je n'ay point. Quelle grâce pourras-tu trouver en mes yeux qui sont troublés et trempés de mes pleurs, et quel teint verras-tu en moy qui suis toute pallissante et tremblante de peur? Car quand j'aurois eu quelque beauté, croy-moy qu'elle est maintenant changée.

RAPHALANGE

Ma tres-honorée Callixene, je veux tout ce que vous desirez; assurez-vous en ma parole, reprenez vostre premiere habitude, ne soyez point esmeue d'aucune chose: je serois tres-marry qu'à mon occasion vous reçeussiez du mescontentement ceans. Prenez place; reposez-vous à vostre aise, et au moins faictes-moy ce bien de contempler un peu mon ouvrage et m'en dire vostre advis.

CALLIXENE

Mon cher amy, seul entre tous les peintres qui merites tracer les divinitez et non les hommes, ce n'est pas une ceruse ny un vermillon broyez que tu as compassé sur ce tableau; c'est une chose vive qui attend son mouvement par l'esblouissement de nos yeux.

J'ay pensé, à la premiere veuë, que celle que je voyois là te devoit suffire pour toutes, tant je l'ay trouvée parfaicte en toutes choses, et me semble que tu difformerois ton ouvrage si tu y mettois davantage la main, tant j'y trouve peu à dire, non de la perfection humaine, mais de la divinité que je me puis imaginer.

RAPHALANGE

Vous m'estimez beaucoup, et me faictes de l'honneur plus que je ne merite, de parler si advantageusement de mon ouvrage: mais je vous prise encores davantage, pour ceste chaste pudeur qui vous faict craindre de vous monstrer à moy en l'estat que j'ay veu plusieurs autres damoiselles. Neantmoins, c'est chose que vous ne devez point tant abhorrer, puisque vous voyez que je suis icy seul avec vous, et que j'ay presté le serment entre les mains de vostre pere mesme, de ne point attoucher aucune de celles qui me seroient envoyées, sur peine de la vie, ny mesme de leur dire une seule parole deshonneste. Voudriez-vous donc refuser à la deesse, non pas à moy (car je vous l'ay remis), une chose que vouz sçauries luy devoir estre agreable? Et craignez-vous point que tout presentement, pour le refus que vous faites, son ire vengeresse tombe sur vous, et que vous mouriez sur la place? O bonne deesse, destournez vostre fureur si elle est telle; car je serois blasmé d'avoir voulu

attenter à ceste damoiselle, et un desastre grand m'arriveroit cependant que je ne souhaitte que vostre honneur et la perfection de mon ouvrage. Obeissez, madamoiselle, obeissez à la deesse; car je voy bien à ses yeux qui se sont enflammez, qu'elle entre en courroux, ou bien s'il vous en arrive quelque punition, promettez-moy que vous ne m'en accuserez point, et allez presentement faire declaration publique que je vous ay advertie de vostre devoir, et que je suis incoulpable de la punition qui vous arrivera : ce que les Dieux puissent destourner.

CALLIXENE

Raphalange, me voilà à ta devotion; j'ayme beaucoup mieux t'obeir qu'encourir la haine de la deesse, et faire la declaration que tu veux que je face pour ta descharge, comme je recognois qu'il seroit bien raisonnable, puisque ton intention n'est que de me gratifier. Me voilà desjà deshabillée, me voilà arrestée : regarde, considere, applique de moy tout ce que tu voudras à ton tableau.

RAPHALANGE

C'est assez sur ce costé-cy, tournez-vous un peu la face vers le jour; arrestez là; faictes un pas devers moy; tenez-vous droitte; ostez vostre main; ouvrez vos yeux; levez le bras en haut : vous estes bien ainsi; ayez patience, j'ay tout maintenant faict. Reprenez vos

habillemens, et retournez en vostre logis quand il vous plaira.

FRANCIARQUE

Est-il temps que je sorte d'icy? Je pense maintenant au mal que j'endure de me tenir si long-temps en cet estat; je n'y songeois pas quand je voyois ceste belle nimphe toute nuë devant moy. Raphalange, mon amy, c'est ceste dame là pour laquelle je meurs; je te supplie, souviens-toy bien de toutes les parties de son corps, et que j'en aye le pourtraict. O que ton crayon luy ressemble bien; il faut certes que je la baise!

RAPHALANGE

Monseigneur, moderez-vous; il ne faut pas se laisser transporter à des peintures et statues inanimées ainsi que fit Pigmalion envers sa Venus de marbre blanc : et d'ailleurs vous effaceriez mon crayon en le baisant; puis après je ne vous pourrois pas rendre un pourtraict tel que desirez, car ceste damoyselle est trop fascheuse. Sortez, s'il vous plaist, par ma porte de derriere, afin que personne ne vous apperçoive; il est desjà assez tard.

Scene III

CALLIXENE, MELANCIE

CALLIXENE

L'heur et le mal-heur sont communs aux hommes; mais celuy-cy leur arrive plus souvent et plustost que l'autre, qui rarement se presente à nous si parfait, que tousjours il n'y ait quelque aigreur meslée parmy. J'avois de tout temps desir que Franciarque s'enflammast de mon amour, et n'osois faire paroistre ceste affection; maintenant elle est venuë de luy. Mais quoy? il a faict parler à mon pere par un homme qu'il estimoit luy estre amy, qui n'a pas bien sçeu choisir l'occasion et le temps, tellement qu'il a esté refusé. O infortuné Franciarque! et moy, ta Callixene, encores plus infortunée, que pour avoir trop franchement declaré à mon pere, que de verité je t'aimois, me bannir maintenant de sa presence et de la tienne, soubs un pretexte de m'envoyer à ma tante Dotacherde. O importuns joyaux! C'est bien malgré moy que je vous tire de ce cabinet pour vous faire compagnons de mon malheur; vous ne m'estes rien à l'egal de mon Franciarque; Franciarque qui est mon cher joyau, et le bon-heur de ma vie, et celuy seul du monde dont je puis maintenant faire estat. Non, non, quoyque les lieux escartez l'un de l'autre m'esloignent

de vous, ô Franciarque, qu'assez de fois je ne puis nommer, si en serai-je plus proche que jamais d'affection et de volonté. Mon pere a la puissance de m'envoyer où il luy plaira, et je ne refuse pas de luy obeir; mais il ne sçait les inconveniens qui en peuvent arriver. Iray-je à la merci des vents, ensevelie des eaux dans une prison de bois, estre la proye des effroyables monstres de la mer? O mort! combien maintenant me seras-tu plus douce que celle que je presage me devoir arriver! Je ne parle plus par amour; mon triste cœur a bien d'autres pensemens : et vous, mon pere, qui m'absentez ainsi de vous, j'attens les derniers adieux de vostre part, n'esperant jamais vous revoir. Au moins, treschere mere, que je delaisse icy pleurante comme moy, lorsque vous entendrez les piteuses nouvelles de ma triste mort, dressez-moy un tombeau pour memoire, qu'en obeissant au vouloir de mon pere, j'auray esté cercher la mort loin de vous, sans qu'il vous soit permis m'ensevelir, et baiser pour la dernier fois ma bouche refroidie.

MELANCIE

Quoy! ma chere fille, tu as donc bien le ressentiment que je pleure par ton absence, et tu ne vas point si librement en ce malheureux voyage comme je pensois! O moy infortunée de t'avoir engendrée pour te perdre sitost et au plus beau de ton aage! je n'auray

donc point ce bien de te voir alliée à celuy auquel je t'ay vouée dès lors que tu estois encores jeune enfant et sans ton consentement! Saches, mon cœur, que je ne veux point te survivre; car je te tiens pour morte, de t'en aller ainsy à la mercy des vents; j'ay trop bien ouy tes plaintes, et elles m'ont touché trop avant, pour n'en point avoir le ressentiment.

CALLIXENE

Ma bonne mere, je n'ay point respandu ces tristes plaintes pour vous affliger davantage; je sçay assez recognoistre combien vous avez pris pour vostre part de cette affection qui sera commune à vous et à moy : possible que vous adoucirez mon pere avant que je sois contrainte de partir et vous delaisser pour jamais.

MELANCIE

Les hommes accoustumez à la guerre, ainsi que Cassarole, ton pere et mon mary, font peu d'estat de nos pleurs, et se moquent de voir que nous craignons les orages de l'eau; d'autant qu'ils disent qu'il n'y a aucun danger sur la mer, et qu'ils y vont aussi assurement que sur la terre, où il est aussi facile de rencontrer une pierre qui nous face tomber, ou autre chose qui nous accable par sa ruine, comme de choquer en mer quelque rocher qui froisse le navire. C'est pourquoy, ma

Callixene, je sçay que Cassarole ne flechira point ; car en cela il ne s'estime pas estre rigoureux, et je sçay bien qu'en son cœur il t'ayme trop pour vouloir procurer ton mal ou le mien.

CALLIXENE

Je doubte moins de l'affection de mon pere envers moy, que je ferois de la mienne envers luy, sçachant bien que l'amour des enfans n'egale jamais celuy des vrais peres et meres comme vous ; mais il ne sçait pas le mauvais presage et les sinistres illusions qui me viennent en l'âme, par lesquelles je conjecture et tiens presque assuré le mal-heur qu'elles me representent.

MELANCIE

Je luy ay assez remonstré tout cela. Il dict que c'est la crainte seule et l'apprehension plus vive en nostre sexe qu'au leur, qui nous faict ainsi rouler nostre âme sur divers pensemens ; mais, qu'en effect, les mal-heurs ne nous cerchent point plustost qu'eux : tellement que si cent fois ils vont et viennent sur mer sans danger, pourquoy n'y pouvons-nous pas, dit-il, aller aussi bien qu'ils font ?

CALLIXENE

Toutes ces raisons, ny mille plus fortes, ne me peuvent point asseurer davantage

que je suis ; mais ce n'est pas l'asseurance de retourner que j'ay, ny seulement de voir ma tante; au contraire, une assurance de mourir ou encourir un inconvenient aussi dangereux ou plus que la mort mesme. Dittes-luy, s'il vous plaist, qu'il ne se mette point en peine d'escrire pour moy, ny me charger de recommandations : ce sont autant de paroles pour le joüet des vents, et ses lettres autant de piroüettes pour les vagues, n'attendant point meilleure issuë que de me voir engouffrée dans les eaux.

MELANCIE

Je ne te puis aucunement consoler en cela, ô ma Callixene; car moy-mesme j'ay besoin d'estre consolée en la douleur qui me tient saisie, pour te voir si proche d'une departie qui m'est autant ennuyeuse que de te voir mourir entre mes bras, voire beaucoup plus; car, au moins, j'aurois ce contentement de t'aider en ce que je pourrois. Tu vas, mon cher enfant, mon cœur, mon souci, mon bien, tu vas servir de pasture aux poissons, et celebrer tristement des nopces funebres avec Neptune ou Triton, au lieu de celuy auquel je t'ay voüée. Souviens-toy, au moins, que ta lamentable mere ne preste aucun consentement à ce sinistre voyage, et sitost que la deesse Iris t'aura coupé le cheveu fatal, viens-moy advertir, afin que tout incontinent je te suive, si desjà la douleur et l'impatience de

te voir absente ne m'ont faict te devancer. Tu as ouvert la joie en nostre maison, quand premierement tu nasquis de moy; aussi tu la fermeras par ton trespas; et par le mien je borneray l'heur de nostre race, qui pouvoit s'augmenter par la procreation d'une noble lignée, et les fruicts qui se pouvoient attendre de toy seront suffoquez auparavant que d'avoir leur premiere cause. Delaisseray-je ton pere? abandonneray-je ma maison? quitteray-je mes parens et ma ville pour te suivre en un si hazardeux chemin? Je le ferois certes tres-volontiers, si c'estoit ailleurs que dans les eaux : tout ce que je puis faire sera de te donner pour compagne la meilleure de toutes nos bonnes amies, celle qui, avec moy, a aidé à te nourrir, et est comme ta seconde mere. Elle entrera volontiers en mon devoir, et t'accompagnera partout. Cependant je m'en vais pour la derniere fois essayer encores d'esmouvoir ton pere à compassion de toy-mesme, et plustost je l'assureray que pour te faire changer d'affection envers Franciarque, j'ay trouvé des moyens fort expediens, et toy tu feras feinte de ne te plus soucier de luy. Assemble cependant tout ce que tu as de plus precieux pour l'emporter, s'il faut necessairement que tu partes, et qu'au moins quand le vent propice invitera ta compagne à faire voille, que tu ne sois point cause d'un retardement.

CALLIXENE

Par quelles choses les enfans pourroient-ils recompenser les peines, travaux, fascheries et ennuis que leurs meres prennent pour eux, puisque je vois combien la mienne est douloureusement affligée de mon absence et presque resoluë de perdre aussitost la vie que ma veuë? Mais je ne sçay si je doibs blasmer mon pere, veu que son intention n'est point pour mal qu'il me procure, puisque de sa part il m'a assez donné de preuves de son amitié, m'ayant bien souvent octroyé plusieurs choses que ma mere me refusoit. S'il recognoist que ce soit mon bien de m'absenter et pour quelque temps, pensant m'oster l'opinion de l'amour de Franciarque ou m'en destourner, il n'est pas coulpable de mon mal, et partant il vaut mieux que je ne laisse point à ma mere tant de regrets de moy, et qu'en dissimulant ma tristesse, je luy face voir que librement j'entreprens le voyage qui m'est commandé; ainsi je la nourriray d'une esperance de me revoir en peu de temps : et possible aussi que de tout le mal-heur que je presage, je n'en auray que le mal que j'en ressens maintenant par l'apprehension. Ce que nous proposons à part nous ne nous arrive pas tousjours, soit mauvais, soit bon, et il est aussi peu en nostre puissance d'acquerir le bien par imagination, que fuir le mal par la crainte d'iceluy. L'un et l'autre se font egalement cercher ; car nous

en voyons qui courent çà et là pour trouver le mal et ne le peuvent rencontrer, tant toutes choses leur sont favorables; et faut, s'ils veulent perdre, que ce soit à dessein : comme Policrates qui jetta un anneau de si grand prix dans la mer, lequel luy fut rapporté par le moyen d'un poisson qui l'avoit avalé. Ainsi, encores que je n'aye point bonne opinion de mon voyage, il peut neantmoins arriver qu'il me sera tres-heureux, et que plus librement ailleurs je verray Franciarque, qui ne fera faute de me venir trouver s'il entend dire en quelle province je seray. Voilà mon paquet tantost assemblé; je n'attens plus que la derniere resolution de mon pere, qui ne changera que tres-difficilement, ainsi que j'ay opinion. C'est pourquoy, vous, mon cher Franciarque, quelque part que vous soyez, recevez ce dernier adieu de moy. Et vous, ma patrie et toutes mes bien aimées compagnes, ayez souvenance de moy : et si je ne retourne, prenez de bonne part l'adieu que je vous dy en mon cœur, puisque je n'ay le loisir de m'acquitter autrement du devoir que je voudrois vous rendre.

MELANCIE

Mon soulas, mon tout, mon contentement, ma douce esperance, mon beau jour, c'est donc à ce coup qu'il est conclu que tu partes, et que toy absente, je demeure en la perpetuelle nuit d'une douloureuse tristesse qui me conduira jusques au cercueil.

CALLIXENE

Ma tres-honorée dame et mere tres-aimable, j'ay tout presentement conçeu une meilleure esperance de mon voyage que cy-devant; je vous supplie, essuyez vos larmes, et serenez vos yeux pour conduire d'une gaye œillade tant que vous pourrez suivre de vuë le vaisseau dans lequel il me faut embarquer. J'espere que dans peu de temps je joüiray de vostre agreable presence, et que le contentement que vous en recevrez surpassera non-seulement par sa douceur le fiel de l'amertume douloureuse qui tient nos cœurs saisis, mais aussi les comblera de joye et d'un contentement d'autant plus grand, que la douleur que maintenant nous ressentons se rend inexprimable. Encores, ne puis-je pas honnestement partir sans vous baiser, et puis après aller trouver mon pere pour prendre congé de luy; car je me rendrois indigne d'estre bien tost rappelée de luy, si je partois sans recevoir ses doux embrassemens.

MELANCIE

O! enfant né à la vertu, que tu te monstres constante pour une fille! et combien estois-tu plus digne de naistre d'un autre sexe, puisque ton cœur est si masle et si genereux en une si tendrelette et mignarde nature! Allons, mon bien, allons vers ton pere, puisque tu le veux et que c'est la raison.

ACTE III

Scene I

CALLIXENE, PHORBANTE,

chef des pyrates Moscovites

CALLIXENE

Miserable Callixene, qui sçavois ton malheur et ne l'as peu fuir, et encores plus miserable d'estre restée seule en un païs incogneu, jetée à bord dans le reste d'un vaisseau rompu, avec ce pauvre petit enfant, qu'il semble que les Dieux ont voulu sauver pour te faire opprobre ! Ame innocente, que feray-je de toy? moy qui n'ay de quoy te nourrir, ny les mamelles fertiles pour t'allaicter? et faudra-il que la charité dont j'useray en ton endroit attache sur moy un blasme irreparable, d'avoir perdu ma chasteté? Venez, tigres, venez, lions affamez; voicy une lamentable fille et un petit enfant qui vous serviront de proye, et estans deschirez en pieces par vous, eviteront une plus

mal-heureuse desadvanture, puisque les flots nous ont espargnez ensemble d'une condition si disconvenable, moy de ne te pouvoir faire aucun bien, et toy de me deshonorer sans qu'il y ait de ta faute. Ou bien, ô bons Dieux, si j'ay demerité vos punitions, et que mes offences les ayent justement appelées sur moy, faictes au moins quelque grâce à ce chetif orphelin qui ne peut avoir irrité vos deitez! Mais quoy? je suis possible indigne que pour l'amour de luy vous m'exauciez; il vaut mieux que je le delaisse, et que vous luy pourvoyiez de mere, cependant que j'iray à l'advanture cercher quelque lionne qui me fera la proye de ses petits. Fay donc ta fortune à part, ô enfant miserable! Je te donne au moins ce dernier baiser, pour tesmoignage que je suis innocente de ton mal, s'il t'en arrive, non plus que je ne te puis procurer aucun bien, et quoyque nous ayons esté sauvez ensemblement, possible les destinées ne veulent pas que nous perissions ensemblement. Et vous, mon pere, qui, par vostre commandement trop rigoureux, semblez m'avoir procuré le desastre auquel je suis tombée, pleurez maintenant avec moy vostre faute, pendant que je regrette d'avoir jamais esté née au monde pour me voir si infortunement tombée en telles extremitez, ou le plus advantageux bien qui me puisse arriver est une soudaine mort! Que n'ay-je esté aussitost portée au tombeau qu'entre les bras de ma triste mere! ou plustost, que ses entrailles

ne se rendoient-elles steriles, sans par leur fecondité m'avoir faict naistre pour estre reservée à tant de malheurs! Malheurs d'autant plus aigrement insupportables à moymesme, que je ne voy personne qui, au moins, vous puisse rapporter les tristes nouvelles de ma derniere fin, et vous assurer que vous n'avez plus Callixene pour vostre fille. Quoy donc? iray-je tousjours advançant mon chemin dans ce bois si espais et ombrageux, sans voir les traces d'aucuns vestiges d'hommes, et sans emporter avec moy ce pauvre petit cœur qui faict mourir le mien en moymesme par ses cris tendrelets? Il vaut mieux, puisque je suis si infortunement exposée au mal-heur, qu'il ne peut m'arriver plus grand, que je m'y plonge tout entierement en depit de luy-mesme, et qu'au moins, en perissant, j'exerce ceste charité de ne point delaisser celuy qui est le compagnon de ma desavanture.

PHORBANTE

Demeure, ribaude, demeure, meschante garse! Es-tu si desloyale de laisser là ton enfant pour estre devoré par les bestes farouches? Il faut que tout presentement tu meures, après que j'auray faît de toy à mon plaisir, puisque tu es meurtriere de ton propre fruict.

CALLIXENE

Seigneur, qui que tu sois, donne-moy temps

pour reprendre mes esprits, car tu voy bien que je suis esvanouye à tes pieds; lors je te diray quelle je suis, et mon infortuné desastre : ou si tu n'as la patience, fay-moy tout presentement mourir.

PHORBANTE

Tu mourras aussi, paillarde pire qu'une louve; car tu ne merites pas trouver grâce envers personne, puisque ton propre enfant n'en a peu trouver envers toy-mesme. Mais auparavant que je te face ce bien là de te tuer, je me serviray de ton meschant corps, et encores te feray passer par la mercy de tous mes soldats et mes valets ; puis rien de meilleur ne t'attend qu'un licol, ou encores pis.

CALLIXENE

Helas! helas! helas! un tel mal-heur à la fille d'un general de province!

PHORBANTE

Comment, charongne, tu oses bien encores t'advoüer devant moy tenir autre rang que de putain infâme, et demander temps de me mentir par tes paroles impudentes, veu que desjà tu veux denier que cet enfant soit à toy, pour trouver grâce envers moy? Tu feras bien de le prendre tout presentement, et croy que si ce n'estoit que j'aye plus pitié de luy que de toy, je n'attendrois pas davantage à faire de ton corps un sacrifice à Pluton.

CALLIXENE

Monseigneur, me voilà renduë vostre prisonniere avec cet enfant, puisqu'il vous plaist; mais souvenez-vous, si vous estes pere, que la fortune est egale envers tous, et qu'autant en peut arriver aux vostres.

PHORBANTE

Comme veux-tu point dire à toy, qui est une desbauchée, et accomparer les chastes filles à une impudique, telle que je voy bien que tu es? Donne-toy bien garde de me tenir ces sots langages, si tu ne veux estre chastiée selon celles de ta qualité. Croy que si tu es noble, tu n'en auras meilleur marché que pour me servir de concubine tant qu'il me plaira; et si tu es telle que je t'estime, tu sçay ce que je t'ay promis: je ne m'en desdiray point. Sus! soldats; que l'un de vous la prenne en sa garde, et que nul ne soit si osé de luy meffaire, jusques à ce que je m'en sois servi le premier: je vous promets encores que je vous la donneray puis après pour vous tous, afin d'en faire ce que vous voudrez

CALLIXENE

Il n'est jà besoin de me tenir si estroitement; une fille comme moy n'a pas la force de resister à tant d'hommes.

PHORBANTE

Ce ne sont pas les premiers qui t'ont tenuë plus estroitement, rusée que tu es; suy-les seulement. Escoutez, soldats : gardez-vous bien de passer mes commandemens. Je ne croy pas qu'en ma vie j'aye faict un meilleur butin que celuy-cy; car ceste garse que j'ay prise me semble extremement belle et jeune, quoyque la frayeur qu'elle a eue de m'avoir inopinément trouvé, ait beaucoup diminué de son visage. Cet enfant qu'elle a ne peut estre que son premier, et si elle n'est telle que je pense, c'est au moins une jeune nouvelle mariée, qui a esté jetée à bord en ce pays, car à ses habillemens je recognois bien qu'elle est estrangere. Je sçauray d'elle quelle elle est, et si je recognois qu'elle persiste en ses menteries, je luy apprendray à dire verité; car sa beauté ne m'empeschera pas que je la bastonne selon son merite : aussi bien il ne nous arrive que du mal auprès de ces vilaines paillardes, qui se rendent communes à un chacun. Que si elle appartient à quelqu'un de qualité, et qui ait moyen de me payer une bonne rançon pour elle, j'aviseray si je devray la rendre à son mary; et si ce n'est à elle l'enfant qu'elle a, je le donneray à nourrir parmy mes domestiques, pour m'en servir quand il sera grand. Ou si elle n'a moyen, ou les siens pour elle, de me donner deux cens talens pour sa rançon, j'aime mieux encores qu'elle me demeure

pour mon contentement ; car l'argent se recouvre aisement, mais de telles beautez que la sienne se trouvent rarement. Quand elle sera dans mon chasteau, il sera bien mal aisé qu'elle retrouve le chemin de son pays : et si je la trouve propre pour mon service, je contenteray mes soldats de la premiere prise que nous ferons ; ou bien je leur donneray pour butin ses habits, qui ne sont pas de peu de valeur, ce me semble. Elle pense trouver grâce en ma maison par le moyen de ma femme et mes filles ; mais je feray en sorte qu'elle ne les verra nullement, car tousjours ce sexe faict, l'un pour l'autre, infinies choses, et semble que nature les ayant rendues infirmes, les ait incitées d'autant plus à se soulager et supporter l'une l'autre. Je m'en vais entendre à mon butin, de crainte que l'on ne me face ma part ; une si belle fille merite bien qu'on en face compte, quand ce ne seroit que pour la couche : et d'ailleurs, quand elles sont telles, il ne faict pas seur les laisser longuement en main tierce, d'autant que chacun en estant desireux, quoyqu'elles refusassent, si leur est-il très difficile de resister à tous.

Scene II

MELANCIE CASSAROLE

MELANCIE

Il m'est impossible que plus longuement

je puisse supporter ce travail d'esprit, pour l'ennuyeuse absence de ma fille Callixene; une briefve mort me deschargera de toute ceste tristesse, et me fera heureusement passer vers elle, car je prevoy desjà que quelque sinistre desastre l'a rangée parmy les ombres elisiennes. O mere infortunement feconde et plus fecondement infortunée que toutes autres de ta qualité, peux-tu survivre un moment à ceste tienne fille, que tu as si iniquement perduë par tes vœux precipitez, en un aage qu'elle ne pouvoit consentir à cet amour qui maintenant est cause de sa mort! Je dy de sa mort, car je ne sçay quelles illusions me sont venuës ceste nuit, qui me l'ont representée morte devant les yeux, et le meurtrier tenant encores l'espée nuë sur sa chaste poictrine, pour ce qu'elle ne voulut point consentir à ses impudiques demandes. Ma chere Callixene! tu n'es donc plus vivante, et Melancie ta mere, qui avait promis de te devancer par son serment, et encores par l'ordre de la nature, reste après toy pour espandre ses larmes, qui serviront à ton tombeau de tesmoins fideles de l'affection que je te portois. Jour infortuné de ma vie, que ta lumiere ne s'obscurcit-elle à mes yeux; indignes yeux de te plus voir, que ne se baillent-ils du sommeil eternel pour arrester le violent cours de ces eaux angoissantes qui baignent mon sein de larmes! Terre que je voy si inutilement chargée de moy-mesme, que ne t'ouvres-tu pour me donner passage jusques

à ce lieu desirable de ton centre, dans lequel tu retiens ma chere fille! ou bien rends-la moy vivante, afin que je puisse vivre. Mais quoy! c'est trop contester pour trouver de la douceur en la mort; je l'aigris à l'encontre de moy par mes plaintes importunes, et luy semblera que ce ne sera pas d'un cœur franc, mais d'un courage lasche que je l'appeleray. Il faut que ce tranchant luy ouvre le passage qu'elle me refuse, pendant que l'occasion me favorise de me rencontrer icy seule : je meurs, ma Callixene, je meurs pour ton amour, delaissant toutes choses pour toy, que j'estimois tant.

CASSAROLE

Holà! holà! quel bruit est-ce que font icy mes gens? O mal-heur! ô desastre! ô sort impiteux! Melancie, Melancie, mon cœur, ma chere amie. A l'aide, mes amis, au secours; elle est morte, elle s'est tuée : voicy le glaive encores tout sanglant! O pere mal-heureux, qui n'as peu empescher qu'un si infortuné desastre ne tarnist le bon-heur de ta maison! par ta faute propre tu te voy maintenant privé de ta chere femme, et en doubte si ta fille est vivante; car il faut bien que Melancie ait entendu nouvelles certaines de sa mort, puisqu'elle-mesme s'est ainsi deffaicte de sa propre main. Seray-je donc en un mesme temps vefve de ma femme, desnié de ma fille, blasmé par mes amis, chargé de diffame de

ma maison, et attristé d'une dueil perpetuel pour les regrets qu'à jamais je porteray d'avoir, en envoyant ma fille loin de moy, appelé tous ces sinistres accidens sur moy? Au moins, chere Melancie, si en mourant vous m'eussiez encores peu dire de vostre mort, si je l'eusse trouvée raisonnable, je vous eusse suivi, pour ne me point voir au comble de la tristesse où je suis maintenant, cent fois plus insupportable que le moment de la mort. Callixene, ma fille, si le sort impiteux ne t'a desjà assaillie, et qu'un jour tu retournes, que diras-tu, lorsque, rappelée au logis de ton pere, tu n'y retrouveras plus ceste mere qui avoit tant de soin de toy? Mais encores que feras-tu, si une fois il vient à ta cognoissance, que pour l'amour de toy-mesme, elle s'est ainsi infortunement occise! Et moy, qui t'ay envoyée ainsi loing d'elle, quelle consolation te donneray-je, lorsque pleurant sans cesse tu cercheras jour et nuit l'occasion de mettre fin à tes douleurs par une aussi violente douleur que ta mere! Dois-je donc survivre à ta mere pour ouïr justement ce reproche de toy, que t'ayant dechassée, je me suis pourchassé tout le mal qui m'est arrivé, puisque je pouvois, adoucissant toutes choses, consentir plustost que Franciarque t'espousast, ainsi que c'estoit ton desir et ton amour! Ou bien ne pouvois-je pas, sans t'envoyer si loin, destourner tes affections pour d'autres amitiez, voire mesmes quand elles n'eussent peu changer en toy, me chan-

ger moy-mesme, puisqu'il nous est impossible d'aller contre les destinées ! Ainsi j'aurois encores ma femme vivante, dont je n'ay plus que le corps pallissant et refroidy : et toy, ma Callixene, tu serois auprès de ton pere, non point à la misericorde des orageuses tempestes, ou possible tombée à la mercy de quelques pirates, perdant ton honneur et diffamant ta noble race, sans ton consentement, ny que l'on en puisse rejeter la faute sur autre que ton pere. Mal-heureuse mienne condition, par laquelle je ne suis pere que pour esprouver en ceste qualité des tristes accidens qui n'ont point leurs semblables, ny en disgrâce de fortune, ny en rigueur et aspreté ! Falloit-il qu'ayant vecu jusques à maintenant, avec tous les honneurs et contentemens qui se puissent desirer, le sort m'espargnast parmy tant de hasardeuses rencontres, au milieu des assauts et des combats, pour en voir la tristesse dans ma propre maison ! O que pleust au Dieu Mars, qu'estant au plus florissant de ma vertueuse jeunesse, lorsque j'estois honorablement couronné de lauriers, et ombragé de palmes, j'eusse rendu ma vie à l'espée valeureuse de l'un de ces Princes guerriers auxquels moy-mesme je l'ay ravie. Il faut donc que d'icy en avant je vive en une perpetuelle tristesse, et fais vœu de ne couper barbe, cheveux ny ongles, jusques à tant que je revoye ma Callixene, et faut que j'envoye messagers par toutes les regions du monde pour avoir nouvelles où je pourray

l'aller trouver. Et toy, Franciarque, qui es la source de ces mal-heurs, quoyque tu ne les aies pas procurés, si neantmoins auray-je ce contentement de m'en venger sur toy; car je te brasseray une telle disgrâce envers le Roy, que le moindre mal-heur qui te puisse arriver sera d'estre banny à perpetuité de sa cour. Je veux faire sçavoir à sa Majesté, que par tes suggestions tu es la cause que ma femme Melancie s'est deffaite de sa propre main, et que tes importuns amours sont l'occasion que j'ay perdu ma fille au plus florissant de son aage, et lorsque je devois jouir de ce bon-heur de la voir honorablement alliée à quelque Prince de la cour. Croy que le soleil ne se couchera point trois fois, qu'à son lever il n'esclaire à ta confusion, aussi bien qu'à mon regret, l'infortuné accident qui est arrivé dans ma famille, qui toute a interest de venger sur toy et laver de ton propre sang la tache que tu nous as apportée, quand ce ne seroit que pour avoir osé t'ingérer d'entrer en mon alliance, de laquelle ta qualité te rendoit entierement indigne. Vous donc, chere Melancie, qui gravez si amerement en mon cœur le triste souvenir de vostre mort, ne m'en imputez point la faute, et par punition vengeresse, allez estonnant nuit et jour celuy qui est cause de vostre mal-heur. Retenez aussi encores quelque soin avec moy de vostre bien-aimée Callixene, et en tant que vous le pouvez, priez les Dieux qu'ils soient tutelaires de son innocence et de sa pudi-

cité, sans qu'ils me chargent du crime de vostre mort et de son absence si funeste. Je ne veux plus à l'advenir me parer d'autres vestemens que d'habits enfumez, tesmoins de ma tristesse; car la moitié de ma vie m'est ostée, puisque celle que j'aimois avant que moy-mesme a peu mourir sans m'en declarer les vrayes causes, montrant en elle un courage plus que viril. O femme magnanime! tu as tesmoigné, en mourant, que ta vie estoit en Callixene, et le tranchant affilé qui t'a ouvert la poictrine, est l'instrument par lequel tu as exprimé la douleur qui t'a esté impossible de declarer à ton unique espoux. Vy maintenant bien heureuse, pendant que je reste icy pour faire honneur à ton corps, moins par des funerailles somptueuses, que par les pieuses larmes que je respandray le reste de ma vie sur ton tombeau. Ainsi je laveray le sang qu'il semble que j'ay respandu en rejetant ta demande, et mesprisant recevoir ton advis, cependant que le reste de nos amis apprendra, par le tesmoignage de mon dueil, à excuser toute la faute qui me pourroit estre imputée.

Scene III

CALLIXENE, UDULA, MESSAGER

CALLIXENE

Je n'eusse pas pensé que parmy le miserable sort de ma triste fortune, j'eusse ren-

contré un corsaire si favorable envers moy, ny sitost meu à compassion, veu que du commencement il ne me menaçoit que de violement et de mort ; tellement que je n'attendois rien moins que me voir sitost librement aller et venir où je veux, quoyque neantmoins je sois serve. Le temps, qui conduit et ameine toutes choses à leur fin, m'apportera possible quelques nouvelles de mon pays, et cependant je veux tousjours tenir sur moy ces lettres prestes, pour advertir Franciarque de mon mal-heur, si de fortune je rencontre quelque estranger passant qui les luy puisse faire tenir. Jusques à ce jourd'huy, monseigneur Phorbante, après avoir entendu de moy quelle j'estois, en a tousjours fait estat, et specialement sur la tres-humble priere que je luy ay faite de pardonner à ma pudicité, il m'a laissé en sa famille et defendu tres-expressement à toutes personnes qu'on ne m'offençast ny d'effect ny de paroles. Or je sçay combien il faut peu, à des gens barbares comme luy et de sa profession, pour changer incontinent de resolution, tellement que pour divertir un chacun de m'aimer, je tiens tousjours en mon sein quelque peu de charongne enveloppée dans un drapeau et secrettement cachée, qui est la cause qu'ils m'ont desjà surnommée la punaise. Je suis tres-contente que ce nom et cette opinion aydent à conserver ma reputation et mon honneur : et pour ayder encores à cela, je me veux doresnavant moins tenir propre, et

tarnir le lustre de mon visage, y tenant de la crasse tant que je pourray. Pourveu que je m'acquitte de ma charge, et que je face tout ce qui me sera commandé, ils n'auront au reste aucune occasion de se plaindre de moy, puisqu'aussi bien ma condition presente m'excuse d'avoir aucun soin de moy. Si mon sexe me permettoit de m'exposer au hazard, j'ay assez de liberté pour m'en aller; mais je craindrois que pensant eviter un mal-heur, il m'en arrivast un plus grand, et que je tombasse à la mercy de gens moins pitoyables que monseigneur Phorbante. L'esperance qu'il a d'extorquer une grande rançon de moy est cause que je suis moins rudement traitée; mais j'ay bien esperance de sortir sans qu'il soit employé tant d'argent pour moy : car si on ne me peut avoir par la force, j'auray recours aux ruses et à l'artifice. Je voy, ce me semble, venir à moy un homme qui n'est point habillé comme ceux de ce pays; mais plustost rapporte quelque chose du nostre; il faut que je voise au devant de luy, un peu à l'escart, pour enquerir d'où il est, et quel quartier il tire. Mon amy d'où estes-vous?

UDULA

Madame, je suis de Rucacée, près d'Ancirande.

CALLIXENE

Passez-vous point par la France, pour retourner en vostre pays?

UDULA

Mon esperance est telle; mais je suis icy par une mauvaise advanture en une region qui en est bien esloignée, tellement que j'auray beaucoup de peine à retracer tant de terre, et n'ay aucuns moyens pour le present.

CALLIXENE

Mon amy, si vous me voulez promettre et jurer que fidelement vous porterez en France une lettre que je vous mettray entre mains, qui n'est que pour faire sçavoir à mes parens que je suis icy, je vous donneray le seul gage qui m'est resté de ma misere, lequel ne vaut pas moins de cinquante escus.

UDULA

Quand seulement ce ne seroit qu'en consideration que vous estes tombée en mesme affliction que moy, m'est d'autant plus insupportable en vous qu'à vostre maintien et à vos paroles, je recognois qu'estes issuë de grand lieu; je feray tout ce que vous me commanderez, et donneray peine autant qu'il me sera possible, de rendre vostre lettre à celuy à qui vous l'adresserez. Ma misere m'a appris d'avoir compassion des miserables, et afin que vous ne doutiez point que je differe executer ce que vous me commanderez, je vous ay desjà dit ma ville et mon pays; je

vous diray encores que je m'appelle Udula, pour me reprocher à vostre retour mon infidelité, au cas que je manquasse de vous tenir promesse. Ce dont je vous puis le moins asseurer est le temps dans lequel je pourray trouver celuy auquel vous desirez que vos lettres soient presentées; pour le reste, assurez-vous en du tout sur moy : et si j'y manque, je prie un vray Dieu que jamais il ne me face cet heur de revoir mon pays, ma femme et mes chers enfans.

CALLIXENE

Je vous conjure donc de par luy, quel qu'il soit, et de par nostre misere commune, que vous donniez cette lettre à Franciarque, que vous trouverez en Callidorie à la suitte du Roy : et pour vous y inciter, recevez de moy ce gage precieux qui n'est plus mien, mais du tout vostre, dès l'instant que je vous l'ay promis. Ce Prince auquel j'adresse mes lettres, n'ayant couru la fortune comme moy, sçaura mieux vous recompenser; car il est le plus liberal de tous ceux qui sont à la Cour : tellement que je suis asseurée que vous n'aurez nul regret d'avoir rendu un bon office à celle qui s'est si heureusement rencontrée avec vous, pareille neantmoins en mal-heur et presque d'un mesme pays.

UDULA

Madame, je voudrois avoir aussi bien les

moyens de vous emmener d'icy, et vous affranchir tout à faict, comme il me sera facile de porter vostre lettre et la donner à monsieur Franciarque; mesme que si vous voulez escrire davantage, je sejourneray en ce pays pour prendre vos lettres. Je suis par trop obligé à vous; car premier que je vous aye rendu aucun service, vous m'assurez pour tout mon voyage, par ce precieux gage qu'il vous plaist me donner; tellement que comme vous m'avez tiré de misere, aussi je m'essayeray tres-volontiers de donner advertissement de la vostre, afin que receviez le secours que vous esperez.

CALLIXENE

Je ne vous retiendray donc pas davantage, seigneur Udula; faictes le plus de diligence que vous pourrez, et adjoutez à ces lettres mes tres-affectionnées recommandations de bouche. Adieu, Udula.

UDULA

Adieu, madame.

CALLIXENE

Je m'appelle Callixene; je ne suis pas en estat d'estre nommée dame, mais servante bien simplement. Adieu encores une fois, et vous donnez garde de perdre mes lettres.

Udula

Jamais le grand Dieu, quand nous avons recours à luy, et qu'en nos miseres nous ne detractons point de sa providence, ne nous laisse si entierement despourveus, que tousjours il ne nous adresse quelque bonne rencontre, lors principalement que moins nous l'oserions esperer. C'est en cela qu'il faict voir la souveraineté qu'il a sur toutes choses et combien son gouvernement est autre que le nostre, puisque les moyens inopinez qui surmontent tout ce qui est de la puissance humaine, se monstrent les plus faciles en ses mains. Je n'attendois autre chose qu'essayer, en mendiant miserablement ma vie, de gaigner ma pauvre maison, et voicy que le malheur d'une dame a servi de bon-heur au mien, comme j'ay bonne volonté au reciproque d'advertir ses parens du lieu où elle est captive. Ainsi, deux miserables se seront aussi favorablement secourus l'un l'autre, comme si tous deux nous ayons esté en pleine abondance des grâces de fortune. Tout ce que je crains par le chemin, est que ceste dame, qui me semble toutesfois tres-bien apprise et fort sage, ait mis quelque chose dans sa lettre qui me puisse prejudicier, si d'avanture on me la trouvoit. Il vaut mieux que je l'ouvre, et que je voye ce qu'elle contient; au moins si elle importe, je la cacheray davantage : et à toutes avantures, si elle estoit perdue, je pourrois redire quelque chose de la substance qui est en icelle.

Callixene miserablement captive, à son bien aimé Franciarque aussi miserablement libre.

Ce ne fut jamais par la volonté des dieux, et encores moins de mon consentement, que je delaissay mon pays, et vous, mon cher amy, pour commettrc ma vie au hazard des orageuses tempestes de la mer, qui pour tesmoignage de ce, au troisicsme jour que nous fismes voile, briserent le navire dans lequel j'estois. Ma delivrancc fut d'autant miraculeuse comme le danger estoit hazardeux, car après que nostre vaisseau eût piroüetté sept ou huict jours sur l'eau, et que tantost nous estions portez jusques aux estoiles, puis tout d'un coup precipitez dans des abismes effroyables, un vent de Nord nous poussa de telle impetuosité contre des bancs de sable, que le navire se mit en deux pieces. La plus grande partie avec toute la marchandise et le reste qui estoit dedans coula en fond, et l'autre plus petite part s'estant redressée, surprise du mesme vent, jà toute pleine d'eau, fut jetée sur le rivage, un seul petit enfant m'estant demeuré entre les bras. Le reste qui s'est passé, ce sont pleurs, larmes et regrets qui sont trop cuisans et trop amers pour les pouvoir exprimer en peu de mots. Le comble de tout cela est que je suis prisonniere entre les mains d'un corsaire, qui s'appelle Phorbante, sur les terres de l'empire de Molesamech, parmy des nations qui ne

m'entendent non plus parler que je fais eux. J'ay en ceste misere à rendre encores infinies grâces aux dieux immortels qui se sont jusques icy monstrez tutelaires de ma pudicité, qui n'est vouée qu'à vous; tellement qu'en cela vous avez part à la grâce qu'ils m'ont faicte, comme j'espere participer à celle que d'abondant ils vous feront, de retirer de servitude.

Vostre tres-affectionnée, quoyque miserable,

Callixene.

Il n'y a rien en tout cela qui m'importe; je refermeray les lettres aussi proprement qu'elles estoient, et ne feray aucune faute de les donner, car j'ay trop de compassion pour la misere de ceste dame, et trop d'obligation pour le present qu'elle m'a faict.

ACTE IV

Scene I

SIGIBERT, *roy*, MAGNACAIRE, MEROFLEDE

SIGIBERT

Mes feaux amis, nous avons reçeu un pacquet de la part de nostre cher gouverneur Cassarole, par lequel nous sommes advertis, à nostre tres-grand regret, que Melancie, sa femme, s'est tuée elle-mesme, vaincuë d'impatience de douleur. Il attribue la principale cause de ce meschef à un grand homme de ma cour, lequel il nomme Franciarque, et nous expose que celuy-cy, par mauvaises pratiques et secrettes entreveuës de sa fille Callixene, l'a attirée à son amour, du consentement de la mere. Et encores il adjouste que sur le refus qui luy fut faict de luy donner Callixene en mariage, il dit à Melancie qu'elle pouvoit bien de son authorité propre promettre sa fille, autrement qu'elle monstreroit ne point avoir de courage, et que

pour luy, s'il estoit en son lieu, il aimeroit mieux mourir que voir une telle fille espousée contre sa volonté. A la fin de ceste lamentable histoire, il faict une humble supplication qu'il nous plaise, ayant esgard à ses griefves douleurs et aux bons services qu'il nous a fidelement rendus, faire punir Franciarque selon son demerite, et que nous ne voulions approprier à nostre fisc le bien appartenant à Melancie, pour s'estre elle-mesme tuée contre la prohibition de nos loix. Vous avez donc à me donner advis en equité de vos consciences, si vous estimez que Franciarque soit digne de punition, et quelle nous la luy devrons donner, et encores si Melancie s'estant deffaicte de sa propre main, nous devons prendre son bien d'elle comme confisqué à nous.

MAGNACAIRE

Sire, l'acte en soy, tel que Vostre Majesté le raconte, est triste et lamentable; mais les douleurs particulieres qui nous touchent, sont que souvent nous en rejetons les fautes sur autruy : c'est pourquoy, sur l'accusation de Franciarque, je serois d'avis qu'il fust decerné commission pour en informer plus amplement, comme aussi des causes de la mort de Melancie, afin que s'il se trouve charges suffisantes, et indices de suscitation de la part de Franciarque, il soit puni. Et s'il est recogneu innocent du faict à luy imposé, que Cassarole, pour punition de ce, soit frustré

du bien de Melancie, qui desjà est acquis à vostre fisc par sa propre confession, selon les ordonnances que vous-mesme avez faictes. Nous abhorrons ceux qui violemment se deffont de leurs propres mains, comme personnes d'une malice tres-grande et tres-pernicieuse : car celuy-là qui se tuë soy-mesme, que n'osera-il point faire à autruy? Les sentinelles qui sont posées en guerre feroient un crime punissable de mort, si sans estre relevées de la part des Capitaines qui les ont assises, elles abandonnoient la tranchée ; de mesme l'autheur de nature nous a mis en nos corps pour y demeurer tant qu'il luy plaira : et nous nous rendons punissables envers luy, si nous ouvrons nous-mesmes le chemin pour faire sortir nos âmes et nostre vie des corps où il les a mises. Les Empereurs mesmes n'ont pas estimé raisonnable que telles personnes jouissent des mesmes privileges que les autres, et ont infirmé leurs testamens toutes et quantes fois que telles gens qui se deffont eux-mesmes ont testé. Cela se voit par la loy *Si quis* 6, *au* § *nom eorum*, soubs le tiltre *de injusto rupto et irrito testamento*, et encores en la loy *cum aliter*, premiere au § *Si sibi manus, de Senatus consulto Syllaniano*, au Digeste. Ainsi, quand Vostre Majesté rendra son jugement sur les charges et informations, elle pourra plus equitablement garder le droict à chacun, cependant que vostre demeurera garnie pour les biens qui ont appartenu à Melancie.

MEROFLEDE

Sire, d'autant plus que cet acte est estrange, d'autant aussi me semble-il plustost digne de compassion et commiseration, que de vengeance et punition. Car pour le premier chef, voudroit-on blasmer Franciarque d'avoir honnestement recerché l'alliance de Cassarole par le mariage de Callixene sa fille, et à cela y avoit employé non-seulement les artifices portez par les lettres du pere, mais aussi encores davantage s'il l'avoit faict. C'est une chose qui doibt estre libre que l'amour, et si ceste accusation avoit lieu pour punir comme crime ce qui ne tend qu'à alliance et amitié, où se trouveroient les jeunes hommes qui osassent demander nos filles en mariage? Pour le second chef de la mort de Melancie, si c'est son impatience qui l'a poussée à cela, ou l'imbecillité de sa condition, qui rend celles de son sexe moins aptes à supporter les accidens, et mesmement d'un bien simple refus que l'on leur faict de ce qu'elles demandent, il n'en faut point estendre la cause plus loin qu'à elle-mesme. Aussi, n'ayant offensé que soy-mesme, et n'estant point question de chose qui attouche Vostre Majesté, elle estant morte, tout le differend doibt estre terminé, ores mesmement qu'elle fust coulpable de quelque autre leger crime. C'est l'opinion de ce grand jurisconsulte Macer, en la loy *in Senatus consultum*, au § *Si propter*, soubs le tiltre *ad Senatus consultum Turpillia-*

num, au Digeste. Partant, il ne trouve point qu'il y ait lieu de decerner commission pour informer plus amplement du faict, car ores qu'il fust tel que vous l'expose Cassarole, qui l'a aggravé autant qu'il luy a esté possible, quel jugement pourroit-on donner contre Franciarque? Je serois donc d'opinion que pour adoucir en quelque chose la tristesse du pere, l'on ne luy ostast point le bien de sa femme, et ce par forme de grâce et privilege special. Quant à l'accusation de Franciarque, que Vostre Majesté remist Cassarole à une esperance que vous voulez plus particulierement vous informer du faict.

SIGIBERT

Vous n'estes point d'accord en vos opinions; je sçauray à qui de vous deux la pluralité de voix s'accordera.

(Sigibert prend conseil des autres assistans, puis il retourne en son siege, et dict :)

Lisez les lettres de Cassarole.

Au Roy, mon tres-honoré seigneur.

Sire, la douleur me presse, à mon tres-grand regret, d'implorer benignement vostre justice pour punir le tort qui m'a esté faict par un gentilhomme qui suit ordinairement vostre Cour, appelé Franciarque. Celuy-cy, par secrets moyens, s'estant insinué en l'amitié d'une mienne fille, a tant fait envers Melancie ma femme, que sans mon sçeu, elle la luy a promise en mariage :

tellement que poursuivant ses pratiques illicites, il s'ingera de me la faire demander par personnes interposées. Sur ce, en ayant faict refus, comme d'un homme non sortable au rang et à la qualité que tient ma fille, par les bienfaits de Vostre Majesté envers moy, il s'adressa encores à ma femme, luy disant: Madame, pourrez-vous endurer qu'au prejudice de vostre volonté, Callixene soit donnée à un autre qu'à moy, à qui vous l'avez si volontairement promise en mariage? Non, Madame, faictes en sorte que vostre volonté soit suivie, car quant à moy, quoy que je ne tienne pas vostre place, et qu'en cela je n'attends la faveur que de vous, j'aimerois mieux mourir cent fois que la chose m'arrivast. C'est par tels moyens et autres semblables paroles que ce meurdrier a porté la main de ma femme au coup qu'elle s'est donnée dans la poictrine, dont elle est morte tout sur le champ, tellement que je n'ay recours qu'à vous, Sire, pour en tirer raison. Outre celuy, je supplie encores Vostre Majesté de pardonner à ma femme l'offense qu'elle a faicte de se tuer ainsi elle-mesme : et en recognoissance des agreables services que je continueray de rendre à Vostre Majesté, qu'elle m'octroye benignement ceste faveur, que le bien qui a appartenu à Melancie, ne demeure point confisqué, et je prieray les dieux pour vostre prosperité, en qualité de

Vostre tres-obeissant et tres-humble subject et serviteur,

Cassarole.

MEROFLEDE

Quand toutes ces choses seroient vrayes, la Cour, sauf correction, voit qu'il n'y a point lieu de decret.

MAGNACAIRE

De verité, le subject des lettres n'est pas assez preignant, et n'y a pas grandes charges; je me rapporte à la pluralité des opin iens

SIGIBERT

Nous ordonnons, pour certaines bonnes considerations à ce nous mouvant, que confiscation n'aura lieu sur les biens de Melancie, femme de nostre aimé gouverneur Cassarole, qui nous estoient acquis par le forfaict qu'elle avoit commis en sa personne. Et faisant droict sur les moyens d'accusation proposez à l'encontre de Franciarque, gentilhomme ordinaire de nostre chambre, avons surcis et surceons, jusques à ce que plus amplement ait esté informé du faict par nous-mesme en propre personne, ou autre ayant charge expresse.

Scene II

TUBRUGUS ARCHIVENEUR,
BIRACURE, SIGIBERT.

TUBRUGUS

Je ne sçay quelles affaires sont survenuës en Cour, qui ont empesché le Roy de prendre ses plaisirs à la chasse, ainsi qu'il a accoutumé; il faut que ce soit quelque chose grande, car le temps a esté si commode pour courre le cerf, que je m'esbahis fort comme Sa Majesté n'a commandé que je fisse publier la chasse.

BIRACURE

Aussi, je me suis estonné ces jours-cy, que j'ay veu le Roy tout pensif, et neantmoins je n'ay ouy parler d'aucune chose nouvelle ny sçeu qu'il fust arrivé quelques Ambassadeurs en Cour. Mais quoy qu'il y ait, il faut que ce soit affaires d'importance, pource que, comme vous avez bien remarqué, Sa Majesté n'est pas si longtemps sans prendre le plaisir des champs.

TUBRUGUS

Je ne doubte point, encores qu'on n'en face point de bruit, qu'il n'y ait quelque chose de sinistre aux affaires d'Estat; car je sçay

trop bien que le Roy, de son naturel ne peut sans de tres-grands empeschemens se garder de prendre les exercices de la chasse. Il a beaucoup de contentement en son Royaume, et diverses choses auxquelles il se delecte infiniment, et neantmoins aucune ne luy apporte tant de plaisir et de resjouissance que la chasse, sans la commodité qu'il en reçoit en sa santé.

BIRACURE

Les Rois qui sont paisibles dans leurs Royaumes s'exercent à la fatigue et aux ruses de guerre par celles de la chasse, et j'ay tousjours ouy faire grand estat à mon pere de cet exercice, d'autant qu'on s'y façonne merveilleusement à mille petites dexteritez qui se pratiquent à la rencontre, lors que l'on suit la beste. Ne diroit-on pas que ces chiens que nous tenons en laisse et au relais sont des embusches et escarmouches? Ces longues toilles que nous gardons, sont-ce pas espece de tranchées? Et les bestes farouches après lesquelles nous courons de si grande affection, desirans les terrasser et tuer, sont-ce pas comme des ennemis que nous poursuivons en pleine campagne?

TUBRUGUS

Il est tout vray qu'il n'y a rien qui ressemble mieux à une guerre qu'une chasse

bien conduitte, et que c'est là tout ainsi qu'aux armées que l'on recognoist les meilleurs cavaliers et plus adroicts. Comment un gentil-homme se gardera-il de son ennemy en plein champ de bataille, si en raze campagne il se laisse chocquer à une beste, et qu'il soit si lourdaud, que venant à luy, il ne sçache comment luy couper chemin, ny où l'attendre et la choisir pour luy porter son coup bien à propos?

SIGIBERT

C'est grande adventure si ces deux-cy parlent d'autre chose que de la chasse. De quoy parliez-vous ensemble; dittes-moy la verité : est-ce point de vos maistresses?

TUBRUGUS

Certes, Sire, nous avons bien d'autres pensemens, au moins moy, que de songer à l'amour; mais je ne respons pas pour Biracure, d'autant qu'on m'a dit qu'il a une maistresse depuis trois jours. Toutefois, il faict le fin et n'en parle à personne, estimant que l'on n'en sçait rien.

BIRACURE

Vous dittes de moy ce que vous craignez que je die de vous. Ma foy, Sire, si ce n'estoit vostre respect, je luy rendrois bien son change.

SIGIBERT

Dy-luy ce que tu voudras, car je ne t'estimeray pas avoir de l'entendement, si tu ne sçay bien repartir à ce qu'il te reproche de ta maistresse nouvelle.

BIRACURE

Si je parlois à Tubrugus, je luy dirois à l'oreille qu'il n'y a pas longtemps que sa maistresse est sortie de la forge.

TUBRUGUS

Comment, de la forge? N'en parle point, elle est d'aussi bonne extraction que la tienne.

BIRACURE

Vrayment, je ne le prens pas là; mais, puisque tu le veux sçavoir, c'est qu'elle a encores les soufflets au cul.

TUBRUGUS

En depit du vilain; prens-là donc par où tu dis. Voilà de beaux propos; as-tu point de honte?

SIGIBERT

Je voy bien que c'est; gardez ce vent là pour vous deux, qui mettez la bouche au

cornet, et m'allez apprester mes chevaux de chasse et mes chiens : je veux avoir le plaisir d'une biche après le disner.

TUBRUGUS

Sire, je pensois que la mousse viendroit aux pieds de vos levriers; je vous asseure qu'ils feront bien leur devoir, et moy aussi.

BIRACURE

Tu entens possible que tu ferois mieux le devoir de disner que de la chasse.

TUBRUGUS

Par ma foy, si je le fais bien à table, tu le fais encore mieux. Parlons d'autre chose, puisque le Roy est allé disner; tout sera-il prest à l'escurie?

BIRACURE

Sonnez vostre cor, je m'en vois donner ordre partout.

TUBRUGUS

Ce goulu donnera mieux ordre à une cuisine qu'à la chasse; il prend bien la venaison, mais c'est un plat. Il est bien temps pour luy d'aller disner; je suis tousjours fourny dès le matin, car je craindrois qu'il prist envie au

Roy, comme il m'a desjà trompé deux ou trois fois, d'aller dès son resveil à la chasse; quand sa volonté le prend, il ne me demande pas si j'ay disné. Il n'est que de desjeusner du matin, d'autant que le plus souvent, qui s'attend à la viande du Roy est mal asseuré et disne bien tard. Je m'en vois sonner pour la seconde fois; le dernier couvert est sur la table, Sa Majesté aura incontinent achevé de prendre sa refection.

BIRACURE

Me voicy prest et tous mes chiens accouplez; le Roy descend, d'autant que les gardes battent aux champs. Estes-vous d'avis que je voise devant?

TUBRUGUS

Voicy le Roy, nous ferons ce qu'il luy plaira.

SIGIBERT

Allons dans la haute forest; quelqu'un m'a-il remis une biche?

TUBRUGUS

Vostre Majesté n'arrestera pas à rencontrer la beste. Biracure est du costé de la riviere qui vient à nous, avec les chiens; s'il vous plaist, Sire, je costoyeray le bas de la forest.

SIGIBERT

A moy, compagnons, à moy! Tai, Mirault; icy, Sigaut; voicy un sanglier qui a sur son dos un enfant qu'il emporte : à la beste, à la beste! Je luy ay donné un coup d'espée dans l'espaule gauche, et sitost que je l'ay en frappé, l'enfant qui estoit dessus a disparu, dont je m'esbahis grandement. Si ce n'eust esté que je craignois de blesser cet enfant, j'eusse aisement mis le sanglier par terre. Le mal-heur a voulu que nul de vous ne s'est trouvé autour de moy quand il a passé contre moy; suivons-le à la piste.

BIRACURE

Sire, les chiens sont vers la grosse pierre et sont esgarez, ayans perdu leur sentiment; je crains que ce soit quelque fantosme et illusion : car quelques-uns d'entre eux sont hors d'haleine et comme troublez d'effroy, ayant perdu tout jugement de la beste.

TURRUGUS

Je ne sçay, certes, que je doibs dire d'un tel accident: j'ay veu le sanglier tourner par deçà ; mais il n'y avoit aucun dessus ; neantmoins, je ne doubte point que l'illusion ne m'ait trompé et que vous, Sire, n'ayez apperçeu un enfant dessus son dos. Or, il faut donc par necessité que ce soit un fantosme qui fust

dessus, ou que deux sangliers ayent passé près de vous, dont l'un eust l'enfant sur ses eschines; et toutes fois, il y a de la repugnance en ce que nous voyons par ces gouttes de sang qui sont à terre et sur la lame de vostre espée, que le sanglier estoit naturel, et qu'il n'y avoit que l'enfant qui a disparu, qui fust le fantosme.

SIGIBERT

Je l'ay ainsi remarqué, car après mon coup rudement poussé dans le flanc de la beste, elle s'est dressée contre moy, et a faict effroyablement craqueter ses defenses pour la douleur qu'elle a ressenty du coup : de sorte qu'elle a faict un tel effort contre moy, que j'ay esté contraint de mettre les deux mains à mon espée; mais aussitost que j'ay eu tourné le bras, voulant redoubler mon coup, l'enfant a disparu, et le sanglier s'est jeté à travers les broussailles.

BIRACURE

Tousjours nouveaux subjects de tesmoigner vostre invincible courage se presentent à vous, Sire; je m'estonne comme vous avez eschappé à ce danger, car de toutes les bestes qui se presentent aux chasses de ce pays, nous n'en avons point de si dangereuses que les sangliers. Ils ont le heurt et le choc impetueux, et la dent encores plus dangereuse;

et faut bien que celuy-cy que vous avez blessé soit merveilleusement puissant, veu que vos chiens mesmes en ont eu peur.

TUBRUGUS

Ce n'est pas le sanglier qui leur a causé ceste frayeur; il faut par necessité que ce soit le fantosme, d'autant que ce n'est pas le premier ny le plus grand qu'ils ont pris. En la derniere chasse que Vostre Majesté fit, il en fut tué un qui n'estoit gueres moindre que celuy que j'ay veu venir vers vous, si c'est celuy-là sur lequel estoit le fantosme.

SIGIBERT

Celuy que j'ay blessé estoit tout noir, fors une tache rougeastre qu'il avoit soubs le ventre, que j'ay apperçeuë quand il s'est dressé sur mon espée. Et c'est lorsque j'ay pensé que l'enfant qui tenoit ce sanglier par les oreilles fust tombé par terre; mais comme la beste s'est deferrée et a donné dans le bois, je nay plus veu l'enfant, et ay bien avant suivi le sanglier, et entendu comme il fuyoit parmy les feuillages.

TUBRUGUS

Certes, Sire, le sanglier que j'ay veu fuir vers vous estoit entierement noir; il n'ira pas beaucoup avant. Vous plaist-il que nous le poursuivions?

SIGIBERT

Non, qu'on appelle les chiens: je veux sçavoir de mon conseil que peut signifier un tel accident. Il ne faut point despiter la fortune ; possible que ce m'est un advertissement pour me garder quelque chose pire : que chacun me suive.

Scene III

SIGIBERT, MAGNACAIRE, MEROFLEDE.

SIGIBERT

Je vous ay icy derechef assemblez, non pas pour vous parler des affaires de Cassarole, mais d'une chose qui est autant incroyable comme elle est estrange, et autant admirable comme elle seroit fabuleuse, si un autre que moy vous en faisoit le recit. Sachez donc, mes bons et fideles amis, que moy estant hier à la chasse, pour passer la fascherie que portois du mal-heur arrivé à Cassarole et Franciarque, d'autant que je les aime tous deux, l'un pour sa fidelité à mon service, l'autre pour sa grande vertu et prudence en l'aage qu'il a, il vint parmy le plus espais du bois un sanglier tout noir droict à moy, sur lequel estoit un jeune adolescent en tres-grande peine et danger, ce me sembloit. Cet enfant estoit beau en perfection, aussi blanc que

albastre, et nud, tenant le sanglier par les oreilles avec ses tendres mains, qui paroissoient (comme quelques parties de son corps) un peu esgratignées, pour avoir passé sur le dos de la beste contre les buissons et halliers espineux. Sa face estoit tres-belle, et autour de son chef sembloit briller je ne sçay quelle clarté : il avoit les yeux dressez en bas, et quoyqu'il fust en estat pour me demander secours, ce neantmoins il ne parla nullement à moy. Je ne laissay pas de mettre la main à l'espée, et d'une estoquade que je poussay vivement dans l'espaule gauche du sanglier, je l'endommageay grandement : de sorte que la beste, pour la douleur du coup, s'estant dressée contre moy, je croyois qu'elle auroit renversé l'enfant ; mais s'estant deferrée et enfuye dans le bois, je ne vy point du depuis cet enfant, et si je suivis de fort près ce sanglier. Quelques-uns de mes gens le virent venir à moy, et par la marque que j'en donnay, ils me rapporterent qu'ils l'avoient veu; mais nul d'eux n'a veu l'enfant sur le dos de ceste beste : seulement, ils rapportent que mes chiens coururent après, mais qu'ils la perdirent incontinent, et demeurerent comme transportez et esperdus, les uns d'eux tremblans tout ainsi que s'ils eussent esté saisis de quelque maladie soudaine. Or je ne vous puis remarquer autre chose plus particulierement de cette vision, mais vous asseurer seulement que je l'ay ainsi veuë, et que le tout s'est passé comme je vous le raconte.

MAGNACAIRE

Sire, il est tres-certain que selon le cours naturel et ordinaire des choses, ce que vous nous racontez ne peut estre : et comme nous avons en conscience à vous donner advis sur ce que vous nous demandez, je serois d'opinion qu'il est plus utile de ne point prendre garde à telles choses, que d'en vouloir trouver la raison. Si nous regardons de près l'accident en soy, il est vrayement estranger et admirable ; mais aussi quant et quant il est surnaturel et extraordinaire. Or, de vouloir par la nature et par conseils humains conjecturer ce qui ne participe en rien de la nature, c'est desirer se tromper soy-mesme après que nous avons esté trompez et deçeuz par telles illusions; et devrions plustost nous contenter d'avoir esté abusez une fois, que par la foiblesse de nos conseils cercher de la verité en une chose qui n'est que vanité. Lequel de nous pourra asseurer Vostre Majesté qu'elle n'ait point esté deçeuë par soy-mesme, et que sur l'imagination que vous avez euë de quelque enfant, vous ayez à l'impourveu, ce sanglier s'estant presenté à vous, estimé qu'il eust un enfant sur son dos? Le peu de temps qu'il a arresté devant vous, ne vous a pas donné loisir de recognoistre si telle deception venoit de vous ou d'ailleurs, et à cela se rapporte fort bien le tesmoignage de vos gens, qui disent n'avoir aucunement veu l'enfant, mais bien le san-

glier seul. Ores que la deception ne puisse venir de vous, Vostre Majesté excusera si j'en parle avec les raisons philosophiques, comme je monstreray qu'elle peut aussy proceder d'ailleurs. Mais parlons par autres interpositions de personnes, afin que la rencontre de nos argumens n'attribue rien d'indecent à Vostre Majesté. Nous pouvons nous-mesmes nous tromper en plusieurs façons : veillans, dormans, beuvans et mangeans, de nuict, de jour et à mille occurrences. Pour venir aux exemples que vous estimerez tres-faciles, nostre œil tant soit peu pressé voit toutes choses doubles, qui de soy, neantmoins, sont simples; d'où en vient la cause? Ceux qui n'eurent jamais qu'un œil ne la diront pas. Cela procede donc de la faculté du nerf optique qui est en chacun de nos yeux, dont arrive que celuy que vous pressez, ayant pris une situation plus haute et dressant sa ligne visuale au-dessus de l'œil qui ne l'est point, voit par necessité la chose et l'object en lieu plus eslevé. Ainsi, ceux qui, par le travers de ces besicles de ce cristal taillé, voyent plusieurs choses pour une, ne font pas pourtant que la multiplication des lignes visuales. Et si par un vitre coulouré vous regardez quelque chose, sans doubte vous le jugerez du premier coup estre de la couleur de vostre vitre : ce n'est donc pas la chose qui reçoit ceste deception, mais nostre œil qui aide à se tromper en mille semblables occurences. Or il s'en peut dire autant de toutes nos

autres fonctions naturelles; mais je craindrois d'ennuyer Vostre Majesté, voire l'offencer en m'efforçant de luy persuader que la tromperie viendroit d'elle-mesme par preoccupation des sens. C'est pourquoy, puisque rien de mauvais n'est arrivé à vostre personne, j'estime pour le plus expedient, qu'il est meilleur de ne s'arrester à telles imaginations, qu'en se les imaginant embrouiller son esprit d'un soin infructueux, qui ne peut apporter que de l'ennuy et mescontentement à celuy qui le prend.

MEROFLEDE

C'est bien la verité, que souvent aux esprits foibles et debiles se presentent des imaginations fantastiques, qui leur occasionnent des illusions, et les ameinent jusques à des terreurs paniques, qui ne subsistent qu'en une certaine idée, ou plustost troublement de leur esprit, lequel estant hors de son siege, voit des choses estranges de soy et extraordinaires. Mais d'estimer qu'il soit ainsi de l'esprit des Rois, on ne peut y songer sans offenser leurs Majestez, d'autant que ce sont personnes auxquelles il n'arrive rien qu'on ne puisse referer à quelque particuliere influence des astres, et leurs actions ne peuvent estre comparées aux actions du commun, non plus que leurs esprits, que nous devons croire participer plustost de la divinité que de l'humanité. Il ne faut donc pas estimer

que la vision que vous avez euë, Sire, prenne sa cause et rapporte son origine et sa source à quelque troublement qui ayt renversé vostre esprit de son siege; mais il est beaucoup plus croyable que c'est par une permission divine. Si donc il nous est permis d'en cercher les causes, et donner quelque interpretation à ceste vision, comme nous ferions à un songe, j'estime qu'il ne seroit point hors de propos, si nous rapportions tout cet accident à celuy de Cassarole et de Franciarque. Vous plaist-il me permettre que librement je die ce que j'ay sur le cœur, et qui me vient de naistre en la pensée? Souvenons-nous que nous avons donné un bon advis au Roy sur ce que Sa Majesté nous raconta de l'infortune arrivée à ce sien lieutenant, et repassons par nostre memoire les principaux chefs de l'accusation de Franciarque, les indices de la cholere de Cassarole, et comme nul ne s'est trouvé qui ait defendu l'accusé. Or, si nous considerons le naturel du sanglier, c'est d'estre brusque, cholerique et furieux quand il est excité : accommodez cela à Cassarole, et dittes que sa furie, sa cholere et la vengeance qu'il voulut prendre sur Franciarque sont designées par ce sanglier. Vous semblera-il à propos si l'enfant que le Roy a veu sur le dos du sanglier represente Franciarque et son innocence? D'ailleurs, cet enfant se tenoit sur la beste par les oreilles; les oreilles designent que toute l'accusation de Franciarque estoit fondée sur le seul dire de Cassarole et que

l'enfant tenant ainsi les oreilles de la beste pressées, signifioit qu'il ne falloit pas escouter les paroles de Cassarole, transporté par sa cholere. Ce que le sanglier a esté blessé peut convenir au faict de Melancie, qui s'est tuée, et en tant que c'est le Roy qui a faict la blessure, nous pouvons dire que cela signifie que Cassarole s'estimera offencé de ce que l'on n'aura pas adheré à sa passion violente, et executé sa vengeance. Ainsi, il me semble que Vostre Majesté ayant si doucement terminé un fruict si estrange et un si triste accident, c'est un remerciement qui vous est faict, d'avoir esté protecteur de l'innocence de Franciarque. Specialement tout cecy vous est arrivé peu de temps après l'affaire par vous decidée; par ainsi c'est mon opinion que vostre vision, Sire, est une action de grâce qui vous est renduë par le bon genie de Franciarque, de ce que sans l'avoir ouy en ses defenses, ny aucun pour luy, vous avez garanty sa reputation du blasme qui luy estoit deu, et quant et quant luy avez sauvé l'honneur et la vie, que son adversaire vouloit faire perdre.

SIGIBERT

Vrayment, quand à part moy je poise vos raisons, l'un de vous me dissuade de me soucier et adjouster foy à ma vision, et l'autre me dit qu'elle est veritable, mais du tout utile et profitable, en ce que par icelle

tout soupçon m'est osté de conjecturer qu'en l'accusation contre Franciarque, j'aye jugé quelque chose precipitamment, soit en l'absolution de celuy-cy, soit en la grâce que j'ay faite à Cassarole, de le remettre dans les biens de sa femme, qui estoient acquis à mon fiscq. Or approuvant vos bons advis et conseils, je suis tres-joyeux de ce que l'un et l'autre m'avez conseillé ; neantmoins, puisque les choses se sont ainsi doucement terminées, je serois bien aise que Franciarque retournast à ma Cour : et partant, vous, Magnacaire, ayez soin de sçavoir en quelle part du monde il sera, afin que je luy envoye mes lettres de sauf-conduit pour son retour en ce pays. Cependant, selon que j'apprendray plus particulierement le subject de ses amours avec Callixene, après que le temps aura un peu adoucy les choses, et osté à Cassarole le souvenir de Melancie, moy-mesme pourray estre le mediateur de ce mariage, et rallier ces gens cy, puisque l'un et l'autre sont utiles à mon service.

MAGNACAIRE

Certes, Sire, je croy qu'il sera tres-difficile d'avoir si tost des nouvelles de Franciarque ; car le bruit est que Callixene est prisonniere, et qu'il est allé errant par tout le monde pour avoir nouvelles d'elle.

MEROFLEDE

Quelques-uns de mes amis m'ont donné advertissement que Franciarque a sçeu où estoit sa Callixene, et qu'il tient le lieu assiegé, qui est un chasteau merveilleusement fort, muny tout à l'entour de grosses tours inaccessibles, et les fossez remplis d'une tres-profonde eau; de sorte qu'il auroit maintenant grand besoin de quelques secours.

SIGIBERT

Puisque vous sçavez où est Franciarque, je veux qu'au plustost on luy face tenir de mes lettres, par lesquelles il luy sera mandé que si ses forces et sa valeur ne sont bastantes pour prendre le chasteau dans lequel Callixene est retenuë prisonniere, je luy en enverray incontinent.

MAGNACAIRE

Sire, vous n'avez en cela point affaire de nostre conseil, car c'est tres-bien jugé à vous, qu'il faut que pour l'honneur et la bien-seance, Franciarque vous demande de l'ayde et de l'appuy en son entreprise. Il ne seroit pas seant autrement à Vostre Majesté de luy envoyer du secours, sans premierement sçavoir s'il en aura besoin; ou qu'elle s'entremist d'aider à son subject, et se faire compagnon de sa querelle : tous bons offices ne sont pas

tousjours de tous poincts loüables; la bienseance doit estre gardée, specialement par ceux qui sont de la qualité que vous tenez.

SIGIBERT

Que ce soit donc au plustost que j'aye certaines nouvelles de ce que faict Franciarque; car quand il n'y auroit que l'honneur des dames qui m'obligeast, je leur dois cette courtoisie, de faire en leur faveur quelque chose pour la delivrance de Callixene.



ACTE V

Scene I

PHORBANTE, FRANCIARQUE,
COSROES, CALLIXENE.

PHORBANTE

Il y a jà longtemps que delaissant mon exercice accoustumé, je n'ay fait aucunes courses en mer, et voy bien que mes affaires se feront mal, si dans peu de temps il ne m'arrive un bon butin. Je me suis tellement acasané en mon chasteau, que je crains que moy et mes gens trouvions estrange la fatigue de la mer, et suis d'opinion de faire au plustost equipper mes brigantins, et ramasser mes gens, afin d'aller cercher nostre bonne fortune. Je ne croy pas, et je l'apprens par experience, que cette deesse rende indiscrettement, quoy que l'on en die, les uns pauvres et les autres riches ; mais il me semble au contraire que c'est nous qui nous

faisons riches par les heureuses rencontres où nous la trouvons. On dit qu'elle est si inconstante et mobile, qu'il ne se trouve rien plus variable qu'elle : j'en tire une consequence qu'il faut, par necessité, que ceux qui veulent devenir opulens et riches, participent de cette inconstance et varieté. De vray, il faudroit par necessité, qu'à ceux qui ne remuent rien et qui ne bougent d'une place, la Fortune roullast fortuitement vers eux, et qu'encores ils fussent en garde perpetuelle pour l'arrester lorsqu'ils la sentiroient près d'eux. Mais ceux qui vont tousjours, qui renversent tout, qui entreprennent mille et mille choses, ce sont eux qui peuvent trouver la bonne Fortune en l'un ou l'autre des lieux qu'ils frequentent, en l'un des hazards auxquels ils se mettent : et se voit ordinairement que ne pouvant la voir par terre, ils la rencontrent à tout propos par eau. Je puis dire de moy, que jamais aucun bon-heur ne m'est arrivé, quelques bois et forest que j'aye tracés, quelques chemins et sentiers que j'aye tenus, ny tant que j'ay couru sur terre; mais par mer toutes choses me sont arrivées à souhait : tantost un navire chargé d'espiceries, tantost un de toilles, draps de laines et soyes ; parfois grande quantité d'argent, de marchans qui alloient pour traffiquer. Encores, ma derniere prise n'a pas esté des moindres que j'ay faites; car quand je n'y aurois point acquis ces precieuses bagues et joyaux que j'euz pour ma part du

butin, j'estime plus que tout cela ceste si belle garse que j'ay amenée captive dans mon chasteau. Je la garde neantmoins, et si je ne sçay pourquoy, sans jouïr de ses beautez, en quoy il me semble que je fais tres-mal ; car avec le temps, toutes les mignardes gayetez qu'ont les dames se ternissent, et le plus souvent celles qui en avoient le plus en leur jeunesse se trouvent aussi plus difformes quand elles viennent sur l'aage. Ma captive est maintenant en la fleur de recevoir d'elle tous les plaisirs qu'on peut prendre de leur sexe ; il y a desjà longtemps qu'elle m'abuse par son beau langage, et par certaines paroles piperesses dont elle endort mes sentimens, de maniere que je n'ay point esté bien amoureux d'elle qu'à present. Encores, certes, je n'y songerois pas, si ma femme (qui voit qu'en beauté elle n'a rien de semblable à elle, dont elle est jalouse) ne m'eust dict que je devois oster cette captive de ma maison, et la vendre à quelque Prince estranger. Ce qu'elle en a dict n'est pas pour soing qu'elle ait de mon advancement ny de son mesnage, mais seulement pour crainte que donnant à celle-cy quelques feux de mes plus ardans et enflammez amours, je ne luy laisse à elle que les cendres, pour y croupir sans estre caressée de moy. Or ceste prisonniere, que je n'ay amenée en mon chasteau, sinon en intention d'en faire ma garse, m'a tousjours dict qu'elle estoit issuë de la maison d'un gouverneur de Province en la France, et qu'elle avoit moyen

de me payer une bonne rançon, pourveu que je n'attentasse point à je ne sçay quoy qu'elle dict estre son honneur. Je luy ay donné un temps et un messager exprès pour faire ses diligences de recouvrer des deniers de son pays; il ne reste plus guieres à expirer du temps qu'elle ma demandé : je sçay bien, pour mon particulier, que je n'attendray pas un seul jour davantage que le terme que je luy ay prescrit, et si je n'ay des nouvelles telles que je les desire avoir, je jouiray sans doubte de ce petit mignon d'honneur qu'elle faict semblant de tenir si cher. Ce n'est, certes, que je croy, sinon pour m'abuser, ce qu'elle en faict; nous cognoissons assez par experience que telles affettées qu'elle, n'ont cet honneur (qu'elles disent) sinon en la bouche : car au reste, si n'estoit la crainte qu'elles ont de leur ventre, elles sont de leur naturel plus promptes à la lubricité que nous ne sommes. Il faut bien que nous demeurions deux ou trois ans sur mer et nous passions d'elles, et cependant à grand peine peuvent-elles demeurer seules à leur aise dans nos maisons, où nous les laissons pour tout gouverner sagement, qu'elles ne se laissent aller aux premieres caresses de quelque nouveau venu, qui sçaura les vaincre et gaigner par belles paroles. Toutesfois, puisque ma foy est engagée de tenir promesse à ceste garse pour le temps que je luy ay donné, il ne luy sera faict nul desplaisir par moy ny par autre, tant que mon pouvoir s'estendra. Mais quelles

gens sont-ce cy qui arrivent à grandes troupes devant mon chasteau? Seroit-ce point quelques ennemis? Il vaut mieux que je me retire au petit pas; s'ils veulent quelque chose, il est plus expedient pour moy qu'ils viennent me le demander, qu'à ce que m'ayant avec eux ils commandent qu'on leur apporte. Levez les ponts, gardes, et sçachons un peu quels sont ces gens-cy; ils ne viennent point comme amis, car ils sont en armes, selon mon opinion.

FRANCIARQUE

Voicy, ce me semble, le chasteau dans lequel Callixene est detenuë prisonniere. Que dittes-vous, mes capitaines? Dois-je envoyer un herault d'armes pour sommer ceux de ceste place, afin de sçavoir qui y commande, et enquerir si là-dedans y a pas une damoiselle nommée Callixene; ou s'il vaut mieux qu'à l'impourveu nous nous campions tout autour, et prendre ceste place par force, sur qui que ce soit, puisque nous voicy en pays estranger, duquel nous ne pouvons sortir que par les passages que nous ferons à la pointe de nos armes.

COSROES

Mon capitaine, je voy bien que nous sommes engagez à faire icy voir nostre honneur et nostre courage, pour defendre

l'honneur des dames : je ne suis pas d'avis que nous traitions ce corsaire comme un ennemy de guerre, mais ainsi qu'un voleur, brigand et larron. A gens qui contre les loix ravagent tout un pays et sont les escumeurs de la mer, je ne tiens pas qu'il leur faille garder ce que les loix nous prescrivent ; au contraire, il faut se ruer sur eux comme prevosts des mareschaux sur meurdriers. Je suis bien asseuré que dans peu de temps nous contraindrons tous ceux qui sont là-dedans de se rendre à nous, quand ce ne seroit mesmement que par famine, pour ce que malaisement arrive que des pirates soient fournis de choses necessaires à la vie de l'homme, ainsi que sont les nobles qui sont tels de race et d'extraction. Faictes, s'il vous plaist, revuë de vostre compagnie, et quand nous serons rangez par ordre, je trouve le meilleur d'investir ce petit chasteau tout autour afin que nul n'en puisse sortir.

FRANCIARQUE

Ce conseil est tres-bon, certes, car ce ne seroit pas la premiere fois que l'on auroit faict evader des places fortes, ceux pour le subject desquels on les affligeoit tellement, qu'estant prises, les vainqueurs se trouvoient frustrez de leur esperance. Nous eviterons par ce moyen le hazard d'assaillir plusieurs places ; car nous n'avons pas besoin de demeurer longuement à un siege, d'autant que

nous sommes en pays estranger, auquel nous ne trouverons que difficilement des vivres; et d'ailleurs nous ne sommes pas accoustumez à user des viandes dont ceux de ce pays-cy se nourrissent.

COSROES

Advisons bien à tout; on ne peut employer que fort à propos le temps quand on delibere sagement; car après l'avis reçeu, il ne reste plus que le mettre en effect. Ceste place me semble merveilleusement forte, tant par sa situation que par sa structure : de maniere que je ne voy nul moyen que sans canons nous la puissions prendre, et sera besoin d'y presenter l'escalade de toutes parts, si nous en pouvons aborder.

FRANCIARQUE

Allez donc recognoistre la place, afin que nous pourvoyions à tout; je ne veux rien faire que bien à propos pour double raison : car premierement, pour conserver ma reputation je suis obligé à me comporter en homme de bien; secondement, la presence de ma maistresse, pour laquelle je combats, m'incite à luy tesmoigner par effect quelle est ma valeur et courage. Advisez, mes compagnons; car je ne vous veux point appeler soldats, mais plustost mes freres et bons amis; c'est maintenant que vous devez tous

monstrer que vrayement vous estes François, et qu'à vous, privativement à tous autres qui font profession des armes, appartient ce tiltre de belliqueux. Disposons-nous, pendant que Cosroes va recognoistre ce chasteau, d'y presenter l'escalade, pour y entrer par force : si c'est chose qui soit possible aux hommes, ce nous seroit un reproche irreparable, et une honte tres-grande, si nous ne pouvions faire ce que d'autres feroient. Il n'est pas que, dans ce chasteau-là, il n'y ait de grandes richesses et un beau butin, puisque ce corsaire qui le tien faict, il y a si longtemps, profession de brigandage par mer : et quand il n'y auroit autre chose que Callixene, que nous avons tant cerchée, il nous doit suffire de la delivrer d'une si miserable captivité, en laquelle je ne fais aucun doubte qu'elle ne soit. Que ceux d'entre vous qui ont ce contentement d'estre peres, se ressouviennent et remettent en pensée à quels hazards ils ne voudroient se precipiter pour delivrer une fille si bien apprise et si vertueuse qu'est celle-là. Et vous, jeunes barbes, qui ne faictes que friser vos mentons depuis trois jours, auxquels l'amour doibt bientost faire sentir sa puissance sur le subject de vos maistresses, monstrez icy que ces braises amoureuses sçavent bien se tourner en feux martiaux, lorsque l'occasion se presente. Je vous interpelle tous de vostre devoir à ce coup, et de monstrer que vous m'aimez, et encores Callixene pour l'amour de moy : c'est icy

qu'il faut mourir ou vaincre. Voyez Cosroes qui vous assurera quelle est la forteresse de ce chasteau, et des moyens que nous devons tenir pour l'emporter en bref.

COSROES

Mon capitaine, j'ay exactement consideré toutes les advenues de ce chasteau que nous devons assieger, je n'ay remarqué aucun endroit par lequel nous puissions l'attaquer plustost que par l'entrée, tant je le trouve egalement fortifié de toutes parts; et ne suis pas d'avis que nous livrions aucun assault, à present que nous ne sommes pas encores reposez. Si vous le trouvez bon, je croy que nous ferions sagement de le tenir assiegé quelque temps, pendant que nous nous rafreschirons et munirons de vivres icy autour; mais il faut soigneusement tenir toutes les advenuës, afin que le corsaire qui est dedans ne puisse mander secours d'aucun lieu.

FRANCIARQUE

Vous ne dites pas, mon bon amy, que si nous differons de livrer quelque assault, nostre ennemy nous estimera comme casaniers et de peu de courage; joint que nous luy donnerons temps pour se fortifier : il n'est pas que pour nostre arrivée inopinée, la crainte de nos armes n'ait apporté et mis parmy nos ennemis quelque tumulte et estonnement.

COSROES

Croyez, Monsieur, que j'ay bien attentivement escouté si j'entendrois dans ce chasteau du bruit et des clameurs, comme il arrive ordinairement aux sieges inopinez; je n'ay ouy aucune chose qui me puisse faire conjecturer de l'estonnement et du desordre. D'ailleurs, pour le faict de la fortification qu'il est à craindre que l'ennemy face dans la place, croyez qu'il n'est besoin qu'il s'en mette en peine; car tout est si bien muni, et les murs si forts et si haults, qu'ils sont hors d'escalade. Il y a tout autour de ce chasteau un fossé de six toises de large, à mon jugement, lequel est remply d'eau, qui a l'apparence d'estre fort profonde : et encores les tours sont si proches l'une de l'autre, qu'elles s'entreflanquent de cinquante pas, et defendent aisement d'elles-mesmes; seulement, sur le derriere du costé de la mer, il y a une grande croisée de salle, par laquelle j'ay apperçeu quelques damoiselles assez effroyées, et de ceste ouverture un soldat m'a tiré quatre fleches coup sur coup.

FRANCIARQUE

Or, sus donc, mes amis; campons-nous icy devant, et que chacun prenne son quartier. Je m'en vois cependant, avec deux ou trois, remarquer moy-mesme ceste croisée de fenestres; car possible se fera-il que j'adviseray

Callixene : et afin que je puisse plus seurement y aller, je prendray les armes d'un herault, et feindray de vouloir parler au corsaire.

Scene II

ANDROMIRE, MACHOGINE, FRANCIARQUE.

ANDROMIRE

Par mes Dieux, je ne croy point que parmy cette trouppe de soldats ramassez qui nous tiennent assiegez, il y ait aucun qui puisse s'egaler à mes forces; j'ay honte d'estre si longtemps renfermée; il faut que j'envoye un cartel de deffi au plus hardy d'entre eux, et que je monstre à ces mignons que les femmes de ce pays-cy ont plus de valeur qu'eux. Qui dira que ce sont vrayment des forces, quand on ne se fie qu'en ses armes, et qu'au dedans on n'est qu'un poltron? Ces François ont assez de courage dedans ces murailles de fer, dont ils se cuirassent; mais quand il est question de venir au combat corps à corps, et en pourpoint, ils sont trop delicats. Ces poictrines de pucelles qu'ils ont, ne sont pas à l'espreuve de nos javelines ny de nos espées, et leurs mains ne sont pas duittes à parer aux coups; il faut que de

quelque part qu'on les puisse frapper, il s'y trouve d'autres obstacles que de leur industrie et jugement. Je feray tout presentement un cartel et le leur envoyerai au bout d'une fleche, et s'ils ne me font response, je les estimeray les plus indignes de porter armes qui furent jamais au monde, et ne croiray pas que le plus fort d'entreux puisse combattre la plus foible de nos damoiselles.

Cartel

A toy, quiconque sois, qui t'oses dire le plus hardy de cette bande de François vagabonds qui estes icy campez devant le chasteau de Monseigneur Phorbante : compare demain, ou à autre jour prochain ensuivant, avec la demy pique en main, et l'espée courte pour toutes armes, sans cuirasse et sans vestemens, proche du fossé, du costé du midy, où est la grande gallerie de nostre promenoir, et là tu trouveras, avec pareilles armes, une dame tout nuë qui combattra contre toy soubs telles conditions que si elle te surmonte, tu seras son captif, et elle ta dame souveraine.

Andromire.

FRANCIARQUE

Gardez-vous, compagnons, et levez ce traict que l'on nous tire du chasteau ; il y a quelque chose attaché au bout : voyons que c'est. Je voudrois que ce fussent des lettres de Cal-

lixene; deffaites vitement ce lien; montrez. Ho, ho! c'est un cartel d'une femme. Vrayment, cecy vaut bien que quelqu'un entreprenne le combat.

MACHOGINE

Mon capitaine, puisque de rencontre ce traict s'est adressé à moy, et que je l'ay levé, je vous supplie me faire cet honneur qu'autre que moy n'entre en ce duel, non que je veuille m'attribuer l'honneur d'estre le plus vaillant des vostres; mais pour monstrer à ceste impudente, qui ne sçauroit s'adresser au moindre de nostre nation qui ne la surmonte, en quelque sorte de combat que ce soit, voire encores une semblable à elle. Je n'estime pas que si vous m'octroyez ma requeste, aucun en entre en jalousie : et m'asseure que chascun jugera qu'il n'y a nul dans l'armée qu'on puisse choisir pour combattre contre cette sotte, à qui cet honneur soit plus legitimement deu qu'à moy, puisque le pacquet s'est adressé à moy. Permettez que je face une response pendant que vous acheverez le circuit de cette place, et vous verrez que je rabaisseray le caquet de ceste effrontée.

FRANCIARQUE

Faites donc en diligence la response à ceste guerriere, et me la venez communiquer sans faillir; nous sommes en lieu où nous ne de-

vons point monstrer que nous pechions par ignorance. Certes, si je ne craignois que mes lettres nuisissent plus à Callixene qu'elles ne luy apporteroient de consolation, je l'advertirois que je suis icy; encores je croy qu'elle s'en doute, à voir nos pavillons et les voilles de son pays; mais il vaut mieux me contenir que de rien hazarder, d'autant que parmy des barbares il faut peu de subject pour occasionner beaucoup de mal. J'ay fait Machogine bien aise de luy accorder qu'il combattroit ceste soldate; mais je croy qu'en sa conscience, il voudroit, si c'est quelque belle femme, qu'elle luy eust prescript d'autres armes, et assigné un autre lieu pour le combat. Il y aura du plaisir à voir ces deux champions, si la dame est contente que ce soit à la veuë de parrains de part et d'autre, tout au moins si elle veut combattre ailleurs qu'en lieu où je puisse secourir mon homme, si d'autres venoient se jeter sur luy et luy dressoient des embusches. Je pense icy, à part moy, qu'il ne sera pas mauvais que je demande quelqu'un de dedans ce chasteau en ostage; ce sera au moins un moyen d'entendre par luy de plus particulieres nouvelles de Callixene, sans faire semblant que ce soit à cause d'elle que je suis icy venu camper mon armée.

MACHOGINE

J'ay tantost eu expedié la response à ma provoquante.

FRANCIARQUE

Il faut avoir Cosroes avec nous pour prendre un peu advis de luy en cecy; donnez luy le cartel et qu'il le lise; puis après Machogine lira sa response.

COSROES

Je n'ay pas tant arresté à sçavoir le contenu d'iceluy, car Machogine est venu escrire sa response vers moy.

FRANCIARQUE

Je suis bien aise que vous sçavez que c'est et qu'il s'est adressé à vous pour luy fournir de conseil : l'affaire s'en portera mieux; que j'oye un peu la lecture du contre-cartel.

MACHOGINE

A toy, tant sois-tu arrogante, qui oses deffier le plus fort de l'armée de Monseigneur Franciarque : sçaches que tout ainsi que tu l'as demandé, je me trouveray au lieu designé pour te vaincre, et teindre ton tombeau de ton sang si cholere; et qu'au surplus, tu as toy-mesme adressé ton cartel à celuy qui a levé ta fleche, et qui sera ton seigneur et maistre, selon que je le porte en mon nom.

Machogine.

FRANCIARQUE

Puisque vous avez tous deux mis la main à cela, il ne peut qu'il ne soit bien; renvoyons-leur au plustost leur propre fleche, afin que nous ne tenions point si peu d'eux, mais le tout.

COSROES

Si Machogine vouloit dire la verité de ce qu'il pense, il confesseroit qu'il aimeroit mieux combattre d'armes naturelles et d'une plus courte pique avec cette damoiselle, que se mettre au hazard d'apporter des esguillettées de peau pour ses faveurs.

MACHOGINE

Ne vous mocquez point de moy; vous en parlez d'affection, c'est signe que vous avez bien en la volonté quelque chose de semblable à ce que vous dites; mais s'il faut confesser la verité, je proteste qu'en cela rien ne me faschera plus que de mettre le haut-de-chausse bas; si tant est qu'elle entende que nous soyons elle et moy si nuds, qu'il ne nous reste aucuns vestemens. Certes, si cela est, quand elle aura la premiere supporté la honte, je ne refuseray pour cela le combat; ce n'est pas à moy, mais à elle à craindre le plus; car si elle est belle, je dresseray deux demy piques contre elle une.

FRANCIARQUE

Elle ne l'entend pas ainsy, et puis ce ne seroit pas la raison que vous eussiez deux javelots contre elle un. Que respondrez-vous si elle veut vous astreindre à n'en avoir que l'un ?

MACHOGINE

Je me muniray de belles responses contre elle, et selon ce qu'elle proposera, je seray en personne pour luy respondre.

COSROES

Voicy certes quelqu'un qui sort du château; parlons serieusement. Souvenez-vous, Machogine, qu'avec vostre honneur est celuy de Franciarque, et de tous ceux de la nation : de sorte que si vous vous laissez vaincre, vous en aurez le blasme tout entier, et eux par ampliation.

ANDROMIRE

Qui est celuy qui doit combattre contre moy, comme je l'ay deffié ? Je ne puis attendre au lendemain, tant j'ay desir de le vaincre, et me venger par honneur des paroles injurieuses du cartel qu'il m'a renvoyé. Voicy deux demy-piques et deux espées que j'apporte; je luy laisse le choix, affin qu'il n'estime pas qu'elles soient differentes en bonté

d'armes l'une de l'autre : les voilà, que ce si hardy champion releve la sienne.

MACHOGINE

C'est moy, par la permission de Monseigneur, qui leveray cette demy-pique, et qui ceindray cette espée.

ANDROMIRE

A bon heure; si tu n'es chevalier, tu le seras presentement faict par une femme. Je demande seulement la foy de ton capitaine, qu'il ne me sera dressé aucune embusche ny meffaict pour tomber en son advantage, si ce n'est que par luy je sois vaincue. Je suis sortie librement de ce château, et je jure et proteste par mes dieux, que si tu en approches, sinon quand tu seras faict mon captif, qu'il ne te sera meffaict en aucune sorte.

FRANCIARQUE

Cette foy vous est donnée de ma part, comme vous la promettez à Machogine.

ANDROMIRE

Ce ne seroit pas raison, ny il ne seroit en ma bien-seance de me poser nuë devant tant de peuple ; il faut que ce chevalier et moy nous tirions à l'escart avec le parrain que chacun de nous aura esleu.

MACHOGINE

C'est ce que je demande ; je prens Cosroes pour moy, s'il plaist à mon capitaine l'avoir agreable.

FRANCIARQUE

Allez et faictes vostre composition bonne, et me venez redire en personne comme vous aurez combattu avec cette damoiselle ; si elle demeure vaincuë, il ne luy sera point pourtant faict de mauvais traittement parmy nous, et ce ne sera pas le plus grand mal qu'il luy puisse arriver.

ANDROMIRE

J'ayme mieux ma liberté que d'esprouver vostre liberalité et courtoisie. Je ne veux pas vous offenser; mais on dit que ceux de vostre nation l'ont en la bouche non en l'âme : à nous autres, elle nous vient premierement en l'âme, car nous ne desguisons aucune chose, et n'avons ny l'industrie ny la volonté de piper en paroles. Or c'est assez discouru : je suis icy venuë pour combattre celuy qui a levé les armes contre moy; au reste, je ne veux pas qu'autres soient spectateurs de nostre combat que Phorbante, que je prens pour moy, et Cosroes que Machogine a pris pour luy. Il est question d'aller en un lieu escarté, d'autant que je veux combattre toute nuë

contre mon adversaire, qui soit aussi nud que je me mettray.

Scene III

CALLIXENE

L'occasion se presente quelquefois à nous tout exprès, afin que nous l'arrestions par les cheveux, et se mocque puis après, quand soubs l'esperance de la trouver à l'adroict, nous la talonnons à grande course, pour gaigner le devant, afin de la rencontrer encores une fois. Il y a jà longtemps que je suis miserablement detenuë captive dans ce chasteau, sans que je me sois veuë un seul jour seule, comme je suis, ny si libre, d'autant qu'en premier lieu Phorbante, qui est celuy qui me tient en servitude, assiste Andromire en un combat qu'elle a entrepris contre ces gens d'armes qui tiennent ce chasteau assiegé. Les dames et damoiselles avec lesquelles j'ay accoustumé d'estre, sont aux fenestres du costé du midy vers la grande gallerie, qui essayent voir le chevalier nud, qui entrera en lice, tant elles sont cupides d'estre spectatrices de ce duel pour son estrangeté, de voir une dame nuë combattre avec armes contre un chevalier nud. Je ne sçay pas pourtant par quel moyen je pourray evader ; car de sortir par les portes du chasteau, il n'y a nul moyen ; de me glisser avec une

corde à bas les murailles, l'eau du fossé m'empeschera de prendre terre ; et d'ailleurs, je ne suis pas bien assurée quelles gens ce sont qui assiegent ce chasteau. Mais il y a ceans des aigles que l'on a accoustumé de faire voller par plaisir dans la basse-cour du chasteau, attelez à un charriot d'osier, dans lequel se met un jeune garçon qui les conduit par l'air, et les rameine seurement, en esperance que quelque jour il servira de messager vollant à un besoin. J'ay desjà vu que ces aigles font un grand vol et obeissent aucunement à la voix du garçon qui les conduit; il ne me reste que prendre la hardiesse de les atteler et me mettre au hazard dans le charriot. J'essayeray le mieux qu'il me sera possible de les conduire, au moins du costé de la terre ferme, afin que m'ayant portée à quelque distance de ce lieu, je puisse puis après parvenir de pied jusques en quelque seur accez. Je ne puis, en tout evenement, qu'encourir une mort briefve par une cheute et renversement; mais il vaut mieux que cet accident m'arrive, qu'à ce que demeurant icy plus longtemps, je perde mon honneur, qui m'est plus cher que ma vie, d'autant que ce tigre et barbare corsaire n'aura jamais patience qu'il n'ait violé ma pudicité. Quel moyen y a-il par lequel je puisse remedier à ce desastre ? Car si ces ennemis qui tiennent ce chasteau assiegé l'emportent par famine ou par assaut, je ne puis non plus eviter leur furie que celle du pirate qui me tient captive.

Tousjours je perdray ma chasteté, tousjours je seray prisonniere; on me menera possible encores plus loing de mon pays que je n'en suis : personne ne sçaura plus de mes nouvelles, et quand le messager qui m'en doit apporter sera de retour, il ne trouvera icy que les ruines de tous ces edifices. Seroit-il point plus seur pour moy, que je priasse le garçon qui sçait conduire ces oyseaux, et que je me descouvrisse à luy, le priant soubs promesse d'une bonne recompense, de vouloir s'enfuir avec moy, et me servir de conducteur? C'est chose que je ferois volontiers; mais parmi les hommes, il y a tant d'infidelité, que l'on ne sçait à qui descouvrir son conseil. Si je luy dis une fois ma qualité, et qu'il ne vuëille ou ne puisse mettre ma priere en effect, il ne se tiendra jamais de declarer à Phorbante ce que je luy auray dict; lors je seray encores plus estroittement resserrée qu'à présent, et cela sera le comble de mon mal-heur, et un subject à ce barbare de me faire du deshonneur. Il vaut mieux que je choisisse de me hazarder à tous accidents que demeurer tousjours en prison, puisqu'aussi bien nous ne pouvons eviter de mourir une fois, et qu'il est beaucoup plus expedient à une fille de preferer la mort à une perpetuelle ignominie, qu'elle recevroit après qu'on luy auroit ravi sa pudicité. Or le temps est bref, il ne me faut parler à personne, mais seulement attacher les aigles au charriot, et entrer dedans le plus diligemment que je pourray : je m'en

vay faire ma priere, afin qu'il plaise à Dieu m'assister et me conduire en une chose si hazardeuse pour moy. Grand Dieu, qui par le milieu de l'air avez charroyé vos prophetes pour la grandeur et la gloire de vostre nom, tournez les yeux de vostre toute puissante misericorde vers moy, pauvre pecheresse, et rassurez tellement en moy mon debile jugement, qu'il ne me defaille point à la conduitte de ces oiseaux ; et vous-mesme, par vostre sainte misericorde, donnez la force à ces animaux et l'instinct de me porter en lieu où je puisse par cy après m'acquitter mieux que je n'ay cy devant faict de mon devoir envers vous, et recognoistre en pleine liberté toutes les grâces et faveurs que j'ay reçeues de vous. Je sçay, Seigneur, qu'encores que vous ayez permis que je sois demeurée captive, que neantmoins ce n'est pas pour me perdre entierement ; si vous l'eussiez ainsi predestiné la mer ne m'eust desjà engloutie, et le cruel pirate qui me tient captive eust attenté à mon honneur. C'est vous seul qui m'avez conservée et maintenue contre mille hazards, et entre un si grand nombre de dangers par dessus lesquels j'ay couru : ne destournez point les yeux de ceste vostre providence eternelle de dessus moy, vostre humble creature : et s'il vous plaist que ce jour-cy soit mon dernier, oubliez, s'il vous plaist, mes fautes passées. Je sçay bien que c'est vous tenter audacieusement, que de me mettre à la mercy de ces animaux brutes, et encores en la region de l'air, où ce

n'est le propre des hommes de frequenter; mais vous me guiderez, s'il vous plaist, par vostre saincte bonté. C'est en vous seul que j'ay mon esperance; je me confie et resigne sous vostre protection; me voicy disposée à suivre vostre saincte volonté, là par où vous m'appellerez. Il faut que je voise atteler les aigles, et prendre garde que nul ne m'apperçoive.

Scene IV

UDULA, CALLIXENE.

UDULA

Mes affaires se sont bien portées à ce voyage, car de simple messager que j'estois, me voilà maintenant advancé en biens et richesses par le pere de Callixene, de sorte que pour le reste de ma vie, je puis esperer, si la fortune ne m'est contraire, que j'auray moyen de vivre aisement sans plus prendre tant de peines. Une seule chose me fasche, qu'il faudra que par necessité je die à Callixene que sa mere est morte; mais je luy celeray que ce soit elle-mesme qui se soit tuée. Il ne se pourra faire qu'elle ne soit tres-marrie et dolente d'avoir perdu une si bonne mere : mais puisque j'emporte sa rançon, cela la consolera d'autre part : et seroit bien pis si le pere estoit encores mort, et que personne ne luy

eust envoyé argent pour la secourir. Ce que je crains, d'ailleurs, en cecy, est que ce pirate Phorbante, bruslant d'impatience et d'amour, pourra avoir forcé cette jeune captive, pource que possible je ne seray arrivé assez tost à son gré, ainsi que j'avois promis. Tout homme qui se met par les champs peut bien remarquer le jour qu'il part; mais il lui est impossible de dire precisement quand il retournera, specialement lorsque l'on entreprend quelques lointains voyages. Je n'ay rencontré personne qui m'ait jusques icy destourné de mon chemin, et tout le sejour que j'ay faict n'a esté que pour avoir attendu Franciarque qui estoit allé en Cour, afin de luy faire tenir les lettres de Callixene. Mais je vois venir devant moy quelque jeune dame bien espouvantée, qui semble à ses habits et à son port n'estre point de ce pays cy; il faut que j'advance pour parler à elle.

CALLIXENE

O que je suis heureuse d'estre eschappée des mains de ce cruel corsaire qui me detenoit captive; mais encores plus heureuse d'avoir si à propos rencontré quelqu'un qui me puisse dire en quelle region je suis. Vray Dieu, je crois que c'est Udula, mon messager.

UDULA

Je croy que c'est Callixene qui vient à moy;

comment se peut-il faire qu'elle se soit sauvée ?

CALLIXENE

Vous soyez le bien rencontré, Udula, car j'ay opinion que vous vous appelez ainsi, et que vous estes celuy auquel j'ay donné des lettres pour faire tenir à Franciarque : dittes-moy, je vous prie, si vous l'avez veu.

UDULA

De vray, Madamoiselle, je croy que vous estes Callixene ; vous me direz à loisir vostre advanture, c'est à moy de respondre premierement à vostre demande. Croyez que j'ai donné vos lettres à Franciarque mesme, et que tout aussitost il se prit tres-amerement à pleurer ; mais puis après se resolut de vous aller trouver là partout où vous seriez, et mesme d'assieger le chasteau dans lequel vous estiez : s'estant enquis tres-exactement, au surplus de moy, pour apprendre en quelle region vous estiez captive, et jura que quand c'eust esté jusques aux extremitez de la terre, qu'il vous iroit cercher : et de faict se mit en campagne dès le lendemain pour assembler ses amis, afin de l'assister. Au surplus, après avoir leu vos lettres, il me contenta tres-bien et me commanda de passer par devers vostre pere pour luy declarer en quel estat je vous avois laissée.

CALLIXENE

Avez-vous point veu ma chere mere ?

UDULA

Quand j'eus parlé à luy, les larmes luy monterent aux yeux, et comme je luy demandois mon congé pour m'en aller (d'autant qu'il me retira dès lors en son logis), il me pria d'attendre deux ou trois jours, pendant lequel temps il alla aux champs, et si tost qu'il fut de retour, il me demanda si, soubs promesse d'une bonne recompense, je voudrois bien revenir vers vous pour apporter vostre rançon, et qu'il s'en fieroit bien en moy. Je le prie m'excuser par beaucoup de fois, desirant revoir ma famille ; mais ayant enfin sçeu que je n'estois qu'à quatre journées distant de la principale ville de son gouvernement, il me donna un cheval et une conduitte, et terme de huict jours pour le retourner trouver, ce que j'ay faict. C'est pourquoy je suis porteur de vostre rançon ; mais bien aise que vous l'avez gagnée si heureusement ; car à mon opinion, puis que vous estes seule, il ne se peut que miraculeusement vous ne soyez eschappée et parvenuë jusques en ces lieux-cy.

CALLIXENE

Vous ne me respondez rien de ma mere, ny en quelle region je suis ; esclaircissez-moy de

ce doubte ; car je n'auray point de bien que je ne sçache comment se porte ma mere, et puis après si nous sommes icy en lieu de seureté.

UDULA

Nous sommes à trente journées du lieu où vous estiez prisonniere, et ne pouvons retourner que nous ne passions trois cens lieuës de mer ; quant à vostre mere, je ne vous en puis dire aucunes nouvelles, d'autant que je ne l'ay pas veuë.

CALLIXENE

O que je crains que ce desguisement de vos paroles ne soit un mauvais presage pour moy; se pourroit-il faire que ma mere fust morte? Helas ! ma chere mere ! l'occasion et le regret de mon absence vous auroient-ils point ennuyée de vivre? Dittes-moy la verité, Udula.

UDULA

Je vous proteste, Madamoiselle, que je n'ay point veu Madame vostre mere, pour vous rapporter en quel estat elle peut estre de sa santé ; trop bien vostre pere me dist-il en ces mots : Udula, mon amy, si ma chere compagne estoit icy, elle seroit marrie de sçavoir la misere en laquelle est nostre fille Callixene, et me diroit bien que ce mal-heur ne nous seroit pas arrivé sans avoir esté avant conneu

par elle. Or est-il que par des paroles que je ne vous sçaurois dire si Madame vostre mere se porte bien ou non, et faut que j'accuse ma negligence de ne m'en estre point enquis. Mais il faut aussi que d'ailleurs je vous confesse librement que je n'avois pas volonté de retourner en ces pays si lointains pour vous en rapporter des nouvelles ; mais l'affliction et angoisse en laquelle j'ay veu Monsieur vostre pere, m'ont esmeu de compassion, et incité de vous venir trouver. Ne pleurez point, et prenez courage ; vous devez estre bien aise du bon portement de vostre pere, et encores de ce que je vous ay si heureusement rencontrée, après que miraculeusement vous estes eschappée. Quant à moy, je suis tres-joyeux de tout cela, mais plus de vous avoir trouvée, car sans difficulté je vous eusse esté cercher jusques dans le chasteau où vous estiez prisonniere, et librement j'eusse dict que j'apportois l'argent de vostre rançon, afin d'y estre mieux reçeu. Or est-il que pour le certain, le barbare qui vous detenoit m'eust osté tout l'argent que j'ay, et possible m'eust retenu prisonnier pour son plaisir.

CALLIXENE

Je me resjouis de verité parmy mon deuil, de ce que les choses se passent encores si heureusement pour vostre regard et pour le mien, et voy combien les affaires mondaines sont pleines d'inconstance, maistrisées par le sort,

et conduites au gré de la fortune, qui les faict aller d'un roullement variable, placer au plus hault de la rouë, où l'on dict qu'elle tourne ceux qu'elle prend au plus bas estage des conditions humaines ; et au contraire, ceux qui estoient au plus hault, elle les rameine plus infortunement aux derniers degrez de son rouet. Je vous puis assurer, mon cher Udula, que j'ay esprouvé l'un et l'autre : et en quelque degré que je parvienne, jamais pourtant je ne m'y estimeray si assurement eslevée, que je n'en puisse estre precipitée. J'ay eu, pendant ma captivité, de l'ennuy, de la fascherie et des misères tout ce qui s'en peut dire ; mon malheur a esté grand dès ma naissance, et a tousjours creu quant et moy : je sors, à ce que je vois, d'un danger, à condition que je suis au hazard d'en encourir un plus grand. Puisque vous ne vous estes point enquis chez nous de ma fortune, je veux bien, pendant que nous avancerons chemin, vous entretenir un peu à vous en discourir ; chacun se plaist à parler des hazards auxquels il s'est trouvé, et dont il est eschappé. S'il falloit accuser quelqu'un de mon mal-heur, j'en pourrois à bon droit accuser mon pere, d'autant que c'est luy qui m'a voulu estranger de sa maison, pour une occasion que je vous diray. Il estimoit qu'un jeune gentilhomme de nostre ville (qu'on dict pourtant estre Prince et fils de Roy) me faisoit l'amour, et que j'estois comme luy portée de pareille affection envers luy qu'il estoit envers moy. Je

vous diray qu'à la verité je l'aimois et l'aime encores, autant ou plus que moy-mesme, et ne sçay d'où me vient ceste affection; car ce n'est pas que je sois amoureuse à la façon des autres damoiselles, qui, souz je ne sçay quels lubriques appasts, se laissent pipper aux hommes. Ma mere m'incitoit à aymer ce jeune Prince, qui a autant esprouvé la rigueur de fortune comme moy : son pere (comme le bruit est) fut autrefois Roy des Sobres, mais il devint à neant, et perdit son Royaume par un mal-heur tres-grand. Je ne fais point doubte que les Roys ne puissent devenir aussi petits compagnons que le moindre de leurs subjects, j'en ay fait espreuve à mon grand mal-heur; comme vous le voyez, ceste rouë infortunée m'a bien mise aux basses marches, tout de mesme que ce jeune Prince dont je vous parle, et qui me recerchoit pour m'espouser. Toute personne qui sçaura de quel naturel et de quelles complexions il est, combien il met à hault prix la vertu qui est en luy, dira qu'il me faisoit beaucoup d'honneur, et que mon pere ne devoit point trouver mauvais qu'il me recerchoit. Son avarice m'a icy reduitte; car il disoit que c'estoit un jeune homme qui n'avoit pas tant de moyens que moy; que telles gens qui n'ont pas accoustumé à manier les richesses les dissipent incontinent, d'autant que devenus insolens par des grands biens qu'ils n'ont point eu peine d'acquerir, ils les dissipent et perdent en peu de temps. Cela fut cause que ne voulant point

entendre à ce mariage dont ma mere l'importunoit journellement, il conclud de m'envoyer à une mienne tante par mer. Je m'estois embarquée, et j'allois avec bonne conduitte vers ceste sienne seur, quand je fus prise par ce pirate qui me tenoit, et des mains duquel je viens de sortir presentement. Voilà à quoy luy a servy de m'avoir dechassée; il en a eu la tristesse et moy le mal, pourveu qu'il ne m'arrive point pis.

UDULA

Je croy que nous arriverons à bon port, car la mer Occidentale qu'il nous faut passer n'est point si dangereuse que l'Orientale sur laquelle vous estiez embarquée, et d'ailleurs, l'argent de vostre rançon, que nous avons, aidera beaucoup à vous faire commodement repasser en vostre pays, si vous voulez vous descouvrir quelle vous estes.

CALLIXENE

Je suis bien d'avis d'user honnestement de l'argent que m'apportez; mais pourtant, je ne veux pas me descouvrir par trop, et le despenser inutilement; j'en veux faire espargne, pour le donner à Franciarque, mon bien-aimé; et du reste, je vous veux rendre si content, que tout le reste de vostre vie vous aurez occasion de bien dire de moy. Puisque mon pere me l'envoie pour rançon, et qu'il n'y a que

vous qui avez la charge de m'en acquitter et me delivrer, qui empeschera que nous ne disions que vous m'avez retirée de captivité? Vous en serez davantage prisé, et mon pere vous fera une plus ample recognoissance. Ainsi, il ne se doubtera point d'où seront arrivés tant de grands biens à Franciarque, et le voyant opulent et riche, il sera bien aise de le faire son gendre.

UDULA

Cela arrive souvent qu'on ne veut point des jeunes hommes, pource qu'ils ne sont pas assez riches et advantagez de la fortune, et que puis après, quand ils ont acquis des moyens, on les faict recercher pour participer au bonheur qui leur est arrivé. Quant à moy, pourveu que je vous rameine libre à Monsieur vostre pere, je n'ay point d'interest que devienne vostre rançon; mais seulement je vous doibs prier, que si je fais ce que vous me commandez, que vous ne m'en donniez aucun blasme à l'advenir, et que vous vous donniez garde de m'accuser, comme si je vous avois donné le conseil de faire ce que vous voulez.

CALLIXENE

N'ayez point peur de moy; pour ce qui ne depend que de refrener ma langue et mes paroles, ce ne fut jamais mon humeur de parler beaucoup, et je n'estime pas les filles bien

sages qui ont plus de babil que de taciturnité. Vous-mesme tenez mon conseil secret, et n'estimez pas que je le divulgue à autruy, d'autant que je veux que celuy qui aura l'argent ne soit pas cogneu par ce moyen-là, et qu'on me reproche que je l'auray acheté. Parlons seulement de gaigner pays, car il y a jà longtemps que je suis evadée de prison : prenons le plus proche port, pour nous y embarquer.

UDULA

Je ne doubte point que vous ne soyez tresaise de voir Monsieur vostre pere et tous vos parens en bref; mais je m'asseure, puisque vous dittes tant de bien de ce jeune Prince, et que vous l'aimez tant, que vous serez plus joyeuse de le voir que pas un autre du pays.

CALLIXENE

Les jours me seront des mois, et les mois des années, jusques à ce que je le voye, ou que j'aye nouvelles certaines de luy.

UDULA

Je suis d'avis que nous nous reposions un peu dans ce logis, non que je sois lassé, mais pour l'amour de vous seulement.

Scene V

FRANCIARQUE, CALLIXENE

FRANCIARQUE

Jamais un bon-heur n'est si parfaictement accompli, qu'il n'y ait tousjours quelque aigreur meslée parmy la douceur que nous y ressentons. Toutes choses m'estoient arrivées à souhait en cette guerre, entreprise contre ce pirate, qui detenoit ma Callixene miserablement prisonniere. J'ay pris par force son chasteau, qu'il estimoit imprenable; je l'ay faict mon prisonnier et acquis tous ses tresors tres-riches et tres-opulens, qui sont la meilleure partie du butin qu'il a faict en toute sa vie. Cela neantmoins ne m'est rien, puisque dedans son chasteau je n'ay point trouvé Callixene, pour l'amour de laquelle seule j'ay entrepris ceste guerre; et m'ont dict qu'elle s'estoit eschappée dans un chariot d'ozier, porté de seize aigles, ce que neantmoins je ne puis croire. Or, quoy qu'il en soit, je n'ay pas occasion de regretter que je n'aye pas vengé l'injure de sa servitude, car j'ay faict passer par le fil de mon espée tout ce que j'ay rencontré dans cette forteresse: et le reste, comme les dames et jeunes enfans, où il y avoit plus de misericorde, je les ay tous faict amener captifs. Il ne m'est donc maintenant rien demeuré à regretter que l'absence de

Callixene, laquelle je ne sçay où trouver : et toutefois, puisqu'elle est delivrée d'esclavage, il me semble que je ne doibs point cercher ailleurs qu'ès environs de son pays, d'autant qu'il est à presumer que si la vie luy est restée, avec la liberté qu'elle a recouverte, son chemin se sera plustost adressé vers le lieu de sa naissance qu'ailleurs. L'amitié qu'elle porte à sa mere, dont elle aura esperé ressentir les doux embrassements, luy aura faict desirer la revoir plustost que toute autre chose : car possible pendant que ce vain soucy de son amour me va consommant et rongeant l'esprit, elle a oublié l'affection qu'elle me portoit, et le vœu que je luy ay faict de mes services. Je sçay bien que s'il n'y avoit que son pere qui l'incitast à retourner, qu'elle s'y rendroit plus paresseuse : car de verité, ce sera rafreschir toutes ses douleurs quand elle se trouvera devant, pource qu'il est cause du sinistre et infortuné mal-heur qui luy est arrivé. La peine que j'ay maintenant à supporter pour ne sçavoir où elle est, m'est beaucoup plus griefve que la fatigue de la guerre ; et voy bien qu'il faut que je me monstre aussi patient en ceste angoisse comme j'ay faict paroistre de courage dans la guerre que j'ay entreprise pour sa liberté. Plustost je tournoyeray le globe entier du monde par mes pas, que je ne la trouve ou vive ou morte : et plustost je mourray mille fois, que je ne revoye Callixene, qui m'est plus cherement precieuse que ma propre vie.

CALLIXENE

C'est donc en vain que j'ay eschappé tant de hazards, et la fortune s'est voulu à bon escient monstrer autant mal-heureuse envers moy comme je l'ay esprouvée inconstante. A quoy me sert d'avoir tant evité de dangers, et pourquoy suis-je encore en vie, sinon pour cognoistre et sentir que les malheurs me redoublent comme les ans? Si au moins j'eusse fini ma vie parmy ces nations barbares, il m'eust semblé plus doux de mourir là sans jouyr de la presence de mon tres-honoré Franciarque, que m'en voir frustrée maintenant que j'ay la liberté. Mais helas! quelle liberté ; je suis certes mille fois plus captive qu'auparavant, d'autant qu'en ma misere je ne ressentois mon affliction, sinon au commencement qu'elle me vint ; car sitost que j'y fus un peu accoustumée, la servitude me sembla mesmement douce. Que ne m'en arrrive-il donc autant en mes amours comme en mes douleurs? et que n'apprens-je à les oublier aussi tost que je fis ma premiere et naturelle liberté? Si cela se faisoit, je serois exempte de ceste passion amoureuse, qui me retient estroittement captive que ne firent oncques tous ces corsaires : et maintenant que je ne depens d'aucun, je serois à moy-mesme, au lieu que je suis tout entierement la captive de Franciarque.

FRANCIARQUE

Je suis fort abusé si ce n'est icy Callixene qui vient à moy, et me semble qu'elle me recognoist et qu'elle parle de moy; d'autant que si j'ay bien entendu, elle m'a nommé par mon nom.

CALLIXENE

Qui est celuy cy qui s'advance si fort vers moy? Il semble qu'il ait desir de parler à moy. Bon Dieu, que je serois heureusement fortunée, si (comme j'en ay quelque opinion) cc pouvoit estre Franciarque.

FRANCIARQUE

Certes, je ne suis pas trompé en mes pensées, c'est sans doute Callixene, qui est en peine de savoir de mes nouvelles.

CALLIXENE

Pour le coup, c'est Franciarque qui vient à moy.

FRANCIARQUE

O que le ciel me rend heureux, de vous avoir rencontrée si bien à propos; car sans doute (ma chere amie) j'avois pris resolution de m'absenter de ce pays pour tracer toutes les regions estrangeres, afin de vous trouver.) ma Callixene, ô mon tout, ô ma vie, que

vous me ravissez d'aise par vostre presence ! Recognoissez vostre Franciaque : je suis celuy qui vous ay cherie toute ma vie, et vous estes celle qui tenez ma liberté asservie ès liens de vos bonnes grâces. D'où sortez-vous ainsi? Comment avez-vous hazardé vostre vie, pour vous sauver de dedans ce chasteau, que pour l'amour de vous seule je tenois assiegé, et lequel j'ay emporté par force, esperant que je vous rencontrerois, et que dès lors je jouïrois de vostre desirée presence, comme je fais?

CALLIXENE

Vous ne dites pas mal que c'est un hazard que je me suis retirée de la captivité en laquelle Phorbante me retenoit : car qui n'estimeroit perilleux à une fille de se faire porter parmy l'air par des aigles, et avoir l'assurance (comme j'ay euë) de conduire des animaux qui m'estoient inconneuz, lorsque j'avois assez affaire d'entendre à moy-mesme, de peur que je ne tombasse entre les mains de mes ennemis? Toutes choses m'estoient un subject de crainte ; et vous-mesme, qui estiez devant ce chasteau, je vous tenois pour mon ennemy, ne sçachant pas qui vous estiez : car si je l'eusse sçeu, tant de choses precieuses que j'ay abandonnées, ne fussent pas demeurées dans les mains de ce corsaire, et beaucoup plus facilement je me fusse sauvée dans vostre camp, que passer tant de perils que j'ay presque encourus.

FRANCIARQUE

Le principal est que vous soyez parvenuë heureusement où vous desirez; car pour le reste de tout ce qui vous appartenoit, je vous le fourniray en peu de temps si vous voulez : d'autant que vous devez sçavoir que tout aussitost que j'eus pris ce chasteau, dans lequel vous estiez la principale chose que je recommanday, sûr que tous mes soldats, sur peine de la vie, n'eussent en aucune façon à vous meffaire, ny prendre chose qui vous appartint ; or est-il que ne vous ayant point trouvée, mais seulement plusieurs besongnes qui vous appartenoient, je conjecturay que l'on avoit attenté à vostre personne. C'est pourquoy (pour en prendre la vengeance) je fis mourrir tous ceux de la maison, specialement le corsaire Phorbante ; d'autant que l'ayant enquis où vous estiez, il me respondit qu'il ne sçavoit, et que je ne vous avois pas baillée en garde à luy. Ce qui m'irrita encore plus, c'est que personne de là dedans ne sçeut me dire quel moyen vous aviez tenu pour vous eschapper : et d'autant que les femmes pleurantes me requirent pardon, au nom de l'amitié que je vous portois, on ne leur fit aucun tort, et tres-volontiers je leur pardonnay, et les donnay en garde à mes gens, qui les ont amenées captives: de sorte que comme elles se sont servies de vous, il vous sera loisible de vous servir d'elles, et dès à present je vous en fais un present, si vous l'avez agreable.

CALLIXENE

Vous m'avez tesmoigné en cela l'affection que vous me portez, et beaucoup plus d'honneur que je n'en ay merité : je reçoy tres-volontiers vostre offre, non que je desire que celles que j'ay eu pour maistresses, soient à present mes servantes ; mais au contraire, je desire leur rendre la liberté premiere en laquelle elles sont nées. Quant à mes besongnes, ce n'est pas la valeur dont elles peuvent estre qui me les faict desirer, mais seulement pour de petites singularitez que j'ay parmy icelles, dont la plus grande part viennent de ma mere, et les autres de vous-mesme, ainsi que vous l'aurez peu recognoistre si vous en avez pris la peine.

FRANCIARQUE

Je vous asseure sur ma foy, que je n'ay remué aucune chose de leur place qui fust dans les coffres, et que le tout vous sera rendu avec une grande partie des richesses de Phorbante, dont je vous fais par mesme moyen present.

CALLIXENE

Vous vous monstrez beaucoup liberal envers moy, qui ne suis, ce semble, née que pour vous donner de la peine et du travail.

FRANCIARQUE

Ce n'est pas si grande liberalité que vous pensez, car pour l'amour que je vous porte, il me semble que ce n'est point aliener quand il vous donne ; mais au contraire, si vous l'avez agreable, il est temps que maintenant je me donne moy-mesme à vous.

CALLIXENE

Et moy qui ne desire pas de demeurer ingrate de tant de courtoisie dont vous me vainquez, je me donne aussi à vous-mesme, ainsi que dès le berceau ma mere m'a consacrée pour vous ; et croyez que nul autre n'aura part en mon amitié à vostre prejudice. Je ne desire pas pourtant faire aucune plus ample promesse, que par le commandement de mon pere.

FRANCIARQUE

Vous arresterez-vous encores au vouloir de vostre pere, veu que vous sçavez qu'il ne consentira que tres-difficilement que vous soyez mienne, et qu'il a desjà empesché que les promesses entre vous et moy se confirmassent par l'alliance que je recherche avec vous ? Sçavez-vous pas qu'il est la seule cause de vostre captivité, pour vous avoir voulu envoyer en pays estranger : et encores qu'il est, par ce moyen, cause de la mort de vostre

mere, qui fust encores pleine de de vie, si elle nous eust veuz unis ensemble au lien de mariage. Outre cela, je croy que vous pourrez facilement obtenir quelque grâce de luy, s'il s'agissoit de la recerche de quelque autre que moy ; mais pour mon particulier, je croy qu'il n'y consentira point, car il faut que vous sçachiez qu'il m'a calomnié devant le Roy, et accusé de la mort de vostre mere, seulement pour vous avoir aymée.

CALLIXENE

Mon pere a desjà oublié ceste grande affection qu'il portoit à ma deffuncte mere, et ne m'a point monstré tant d'inimitié envers vous comme vous pensez qu'il vous en porte ; mais quoy que s'en soit, il ne me fera pas encores une fois courir les hazards auxquels il m'a precipitée, et mourray plustost que d'aimer jamais autre que vous.

FRANCIARQUE

Quel conseil me donnerez-vous donc en ceste affaire ? Serez-vous d'avis que je face parler à vostre pere de l'amitié que je vous porte, et que l'on sente de luy s'il voudra entendre à nostre mariage ? Je feray tout ce que vous estimerez pouvoir acheminer bientost ceste affaire à sa perfection.

CALLIXENE

Laissez-moi gouverner ceste affaire là, je choisiray le temps et l'occasion à propos pour lui faire entendre vostre volonté, et luy declareray moy-mesme, que jamais autre que vous n'aura puissance sur mon cœur pour le posseder par amitié, et croy, veu le recit que je luy ay faict, et que je luy reitereray, que c'est vous qui m'avez retirée de captivité, qu'il ne differera point, en recognoissance du bien et de l'honneur que luy et moy avons reçeu de vous, d'accorder et condescendre à vostre vouloir, sans plus prendre garde à tout ce qui s'est passé.

FRANCIARQUE

Faictes donc qu'en brief, après tant de travaux que nous avons supportez l'un pour l'amour de l'autre, nous ressentions ensemblement quelque douceur, par la jouïssance de nos desirs : et si vous cognoissez que vostre pere soit disposé à m'octroyer la demande que je luy feray faire pour vous avoir à espouse, ne differez point à me le faire sçavoir : et choissez souvent les occasions, comme je les recercheray, afin que nous nous parlions seul à seul en lieu où nous ne soyons sçeus de personne. Retirons-nous de la veue de ce peuple, car ceste rencontre icy qui s'est faite inopinement, n'est pas beaucoup propre à traicter de nostre affaire ; il faut que nous en

parlions plus particulierement : et desirerois infiniment que l'occasion se presentast que vostre pere allast se pourmener aux champs, et qu'en vostre maison je puisse librement vous visiter.

CALLIXENE

Il n'y a rien que le temps n'ameine quand on peut avoir patience : je ne suis pas d'avis que nous precipitions rien ; reposez-vous sur moy de tout, et excusez si je suis contrainte de me departir de vous.

FRANCIARQUE

Adieu donc, ma chere vie ; adieu, ma belle âme : je ne suis plus en moy, vous m'emportez avec vous ; permettez au moins que je prenne un baiser de vostre bouche, pour premiere recompense de tous mes travaux.

CALLIXENE

Je ne vous puis refuser une chose qui coûte si peu, et que neantmoins j'estime de tres-grande consequence ; car je sçay bien que donner un baiser indiscretement, c'est à demy engager sa pudicité ; mais à vous, je n'en fais point de difficulté, car je suis tout entierement vostre.

Scene VI

FRANCIARQUE, CALLIXENE

FRANCIARQUE

Sera-ce aux hommes que j'auray maintenant recours pour trouver quelqu'un qui me console en la presse de mes ennuys, puisque je ne puis descouvrir mes conseils à personne, sans divulguer et faire paroistre l'affection que je porte à Callixene, que j'ay neantmoins jusques à present si soigneusement celée ? Il y a jà trois jours, voire trois ans, ce me semble, que je ne l'ay veuë, tant le temps m'a semblé long depuis que j'ay eu parlé à elle, d'autant qu'il m'ennuye que je ne sçache si elle aura porté parolle à son pere de l'amitié que je luy ay vouée. Je desirerois volontiers la rencontrer aussi à propos comme je fis dernierement ; c'est pourquoy sans cesse je vais, je viens, je passe, je repasse, j'attens, je considere pour essayer à la trouver, ou quelqu'un du logis de son pere, qui puisse luy redire la misere en laquelle je suis pour l'amour d'elle. J'ay fait tout ce que j'ay peu, et rien ne m'est arrivé à propos, comme si le ciel s'estoit bandé contre moy : c'est pourquoy je recognois que possible mes offenses sont cause (comme de vray ce sont elles qui empeschent que je ne reçoy point les grâces de mon Dieu)

que mes desseins s'esvanouissent dans mes mains sitost que j'en pense voir l'execution. Il faut donc que comme publiquement je n'ay pas eu crainte d'offenser Sa Majesté, qu'aussi je luy fasse ma priere devant un chacun au milieu de ses saints temples, et que ma conversion luy soit un subject de m'exaucer.

Oraison de Franciarque.

O grand Dieu tout-puissant, Dieu que mes pères ont adoré, et Dieu que j'adore d'âme et de cœur, avec autant d'humilité et d'affection qu'il m'est possible : purge premierement mon interieur de toutes mauvaises pensées, et que ton Sainct-Esprit y face son tabernacle, afin que je ne desire point chose qui soit contre ta volonté. C'est toy, mon Dieu, qui as ouvert mes levres et instruit ma langue à parler, quoyqu'en sa naissance elle fust muette : aussi je te supplie que maintenant elle ne profere rien qu'à ton honneur et à ta gloire. Tu nous as donné nos volontez libres, et souvent abusans de ta patience, nous voulons que nos desirs et affections depravées marchent devant les tiennes, et qu'elles emportent le dessus au prejudice de ce que tu ordonnes et determines par ton eternelle providence. Mais j'ay consideré en moy-mesme qu'il estoit beaucoup plus raisonnable que ta volonté marchast la premiere, et que la mienne la suivist, pour s'y accommoder en toutes choses. Fay donc, Seigneur, que ce que tu

cognois m'estre utile, advantageux et profitable, m'arrive à propos au temps que tu l'as predestiné, et si mes pechez retardent tes grâces et empeschent que tu ne respandes tes liberales faveurs dessus moy, ne regarde point à leur enormité, mais et plustost à ce que tu as desjà faict pour moy. Si tu as deliberé de me punir, considere que j'ay deliberé de me corriger, et ressouviens-toy de la promesse que tu as faite aux pecheurs se convertissans, afin que tu le mettes en usage envers moy. Nos jours sont courts et briefs, et ce que tu proposes de nous, estant proposé en ton eternité, nous peut arriver aussi-tost, et nous le devons desirer, si c'est nostre bien ; et si c'est nostre mal, la nature nous oblige de le fuir et eviter autant qu'il nous est possible. Il est neantmoins en toy de rappeler tes jugements rendus de nous, et arrester l'indignation de tes arrests, quand nous delaissons nos meschancetez qui ont attiré ta cholere. Sera-ce donc devant toy que je me justifieray, et auquel je declareray mes volontez, veu qu'elles te sont mieux cogneuës qu'à moy-mesme? et me sera-il permis que je t'ouvre mes desirs pour desirer que tu les accomplisses? Il ne faut pas que devant toy nous parlions de ces folles amours que nos passions charnelles entretiennent dans nos âmes; mais seulement d'un amour spirituel, salutaire et divin. Ces alliances mondaines, ces nœuds de mariage, ne sont pas des subjects propres à entretenir ta Majesté; car quoyque tu les aies ordonnez,

voire mesme faict qu'ils fussent un de tes farcemens, ce neantmoins nous ne devons pas les desirer, sinon avec toute la sobrieté qu'il est possible, afin que nous ne monstrions point que nous voulons quelque chose que tu ne veux pas. Aussi, en ceste amitié que j'ay jusqu'à ce jourd'huy tesmoignée à Callixene, je proteste que je n'y suis porté que d'une sincere affection, et ce me semble par une certaine predestination que tu en as faicte : d'autant que de mon jeune aage je l'ay tousjours cherie et aimée tres-pudiquement. Je ne veux donc point, mon Dieu, je ne veux point te supplier que tu faces ma volonté, mais comme tu m'as appris, je veux te demander que ta volonté s'accomplisse.

(Fin de l'oraison.)

Il me semble, certes, que maintenant je suis tout consolé en ces angoisses qui nagueres m'embrouilloient l'esprit, tant je trouve doux le contentement que l'on reçoit à remettre l'evenement de ses pensées et desirs à la volonté seule de Dieu. Car que ferois-je autre chose en mon mal, sinon le mater et surmonter par les armes de la patience ? Le cours des choses humaines ne va pas au bransle de nos fantaisies imaginaires; elles ont un autre moteur et un principe plus solide et plus rassis, auquel il faut par necessité que nous-mesmes, qui sommes si changeans et si muables, nous arrestions et accordions. Si c'est la vo-

lonté de Dieu (qui dispose toutes choses comme il luy plaist) que l'alliance desirée de moy et de Callixene se parface par un heureux mariage, et que nos amitiez s'unissent et resserrent dans le sacré lien conjugal, je suis porté à cela, et rien ne m'arrivera qui ne me retourne à bien. Luy seul ameinera toutes choses à leur periode, et Cassarole, pere de Callixene, qui se monstre si contraire à mon desir, recerchera de soy-mesme l'occasion de m'allier en sa maison. Mais seroit-ce point icy ma chere amie qui vient à moy? Je croy que je ne me trompe pas; car bien souvent dans les eglises, en y allant et venant, les amoureux rencontrent leurs maistresses.

CALLIXENE

Je ne pouvois pas vous rencontrer en lieu plus à propos pour vous faire entendre les bonnes nouvelles que j'ay à vous dire, que de vous rencontrer icy, où sans soupçon je puis parler à vous.

FRANCIARQUE

O que vous me resjouissez desjà, de me dire que les nouvelles sont bonnes! Achevez en peu de paroles à me les descouvrir.

CALLIXENE

Mon cher Franciarque, j'ay choisi l'occasion fort à propos pour faire entendre à mon

pere l'affection que de tout temps je vous avois portée, et comme de vostre part vous m'aviez singulierement obligée à vous aimer, pour les hazards auxquels en ma faveur vous vous estiez exposé. Que dès mon jeune aage, aussi-tost que j'avois eu cognoissance de moy-mesme, je vous avois cogneu et honoré pour l'honneur que vous me portiez, sans y estre poussée, sinon pour vostre vertu, et par un certain instinct naturel, dont je ne pouvois recognoistre autre cause, sinon un vœu volontaire que ma mere fit de m'allier à vous par mariage. Ce fut l'occasion que s'enquerant plus particulierement de ce vœu, et comme il en voulut sçavoir les causes, je commençay à luy raconter vostre extraction, et comme nos meres nous avoient de leur propre instinct (avant que nous eussions le jugement de nous cognoistre) destinez pour mary et femme. Il prit en bonne part ce que je luy disois ; sous les protestations que je fis, que ce n'estoit point que je fusse transportée d'une passion amoureuse, ou que je voulusse preferer ma volonté à la sienne, luy reiterant souvent que je n'aimois rien que luy, que je n'avois en affection sinon ce qu'il affectionnoit, et qu'en tout je voulois dependre de luy, ainsi que la nature et mon devoir m'y obligeoient. Tout cela luy a tant pleu, et mes paroles ont tellement amoly son courage, qu'il me dict tout incontinent que jamais il ne me forceroit outre ma volonté, puisque pour l'avoir voulu faire une fois, il lui en avoit si mal pris. Que

de là s'estoit ensuivie la mort de ma mere, le hazard de perdre tous ses biens et sa reputation, et à moy de perdre ma liberté, mon honneur et ma vie. Que j'advisasse à ce que je voulois faire, et que si la volonté me continuoit, qu'il desiroit qu'au plustost nostre mariage s'accomplist, et qu'à cet effet il estoit content que librement vous frequentassiez en nostre maison.

FRANCIARQUE

O mon âme, vous me remettez la vie dans le corps ! Je m'en allois de jour en jour mourant et ne pouvois gueres plus longtemps subsister, si vous ne m'eussiez rendu ceste resolution. Bon Dieu que vous me donnez de contentement, que vous m'apportez de consolation, que vous me faictes aise, et que vous me rendez heureux : il faut, sans plus differer, que pour ceste agreable nouvelle je vous baise une bonne fois.

CALLIXENE

Ce n'est pas tout ; j'ay asseurance de mon pere que, pour vous gratifier davantage, il desire vous faire installer en sa charge de Lieutenant-general pour le Roy, et passer le reste de sa vie sans se plus mesler des affaires mondaines : c'est pourquoy, pendant qu'il est en ceste volonté, je suis d'avis que pour faire que les choses s'acheminent à une heureuse

fin, et qu'elles marchent comme elles doivent aller, que vous faciez parler à luy par un de vos amis. Je m'asseure qu'il ne changera pas de volonté pourtant ; mais au hazard, vous devez sonder l'affaire; car en tout evenement, il doibt recevoir l'honneur que je sois demandée, d'autant qu'il sembleroit estange, si après n'avoir point voulu une chose, il la desiroit à present. Faictes donc vostre devoir, et pour mon particulier, j'acheveray comme j'ay commencé, et ne feray pas semblant d'avoir parlé à vous, ny vous avoir adverty de sa volonté. Ne faictes point paroistre trop tost vostre joye, car aux affaires du monde, il ne faut rien tenir asseuré que ce qu'on voit faict et accomply. Pour mon particulier, les afflictions que j'ay endurées m'ont appris à ne me point eslever pour la joye d'une chose à venir, d'autant qu'il se peut faire que mille choses en destourneront l'effet; ou quand elles ne le destourneront point, les circonstances pourront estre cause que nous n'y prendrons nul plaisir.

FRANCIARQUE

Ne m'apprenez point ce qui est de mon devoir, et tenez pour certain qu'il ne tiendra pas à moy que toutes choses ne se fassent pour vostre contentement et le mien : maintenez-moy seulement en vostre amitié ; je m'en vais entendre à toute l'affaire.

CALLIXENE

Je vous reverray quand il vous plaira : je ne vous dy point adieu.

FRANCIARQUE

Je vous jure que je ne puis celer ma joye que mal-aisement ; j'en suis si transporté, que j'oublioís à vous dire adieu ; mais en tout evenement, quand on veut se revoir bien-tost, il ne faut point tant de ceremonie.

Scene VII

UDULA

C'est à moy d'estre messager et entremetteur de bonnes affaires ; depuis que j'ay eu conduit les amours de Franciarque et de Callixene, tout leur est arrivé à bien : le pere de Callixene, qui jusques à ce jourd'huy n'avoit point voulu consentir à ce mariage, est celuy qui maintenant y apporte plus d'affection. Toutes choses sont bien d'accord entre les parties : Franciarque aime extremement Callixene, et Callixene aime encores davantage Franciarque ; il ne se peut faire que d'un tel mariage il ne naisse de beaux enfans, si tant est que le contentement et la joye des parties soit (comme l'on dict) cause de la

beauté et du bel esprit de ceux qui sont procréez en ces gayes humeurs. Il se fera aujourd'hui une grande magnificence par la ville pour ce nouveau mariage, car chascun a employé toute son industrie pour complaire au gouverneur qui marie sa fille : et l'amitié que chascun porte à Franciarque pour sa vertu, a incité un chascun de luy congratuler. Les ruës sont desjà de part et d'autre bordées de peuple, qui desire voir passer la pompe nuptiale qui se fera ce jourd'huy : si vous desirez en avoir le plaisir, attendez icy un peu, l'on habille l'espousée. Je n'ay pas le loisir de vous en dire davantage, car je suis des nopces, et faut que je me prepare pour faire quelque chose de nouveau, que vous sçaurez bien quand vous l'aurez veu.



OE.

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

Réimpressions, à cent exemplaires seulement, d'ouvrages français anciens.

EN VENTE :

La Bataille fantastique des grands roys Rodilardus et Croacus, plaisante invention d'Homère. Traduction du latin d'Elisius CALENTIUS (Voir le *Manuel*, I, 1473), attribuée à Rabelais. Notice de M. P. LACROIX. 10 fr.

Poésies diverses de Fr. Maynard et Vers inédits du même auteur; annotés par M. Pr. BLANCHEMAIN, de la Société des Bibliophiles françois. . . . . . 12 fr.

La Navigation du compaignon à la bouteille, de RABELAIS; *avec le Discours de maistre Hambrelin* (Voir le *Manuel*, IV, 1068.) Notice de PHILOMNESTE junior. . 10 fr.

Les Plaisantes idées du sieur Mistanguet, docteur à la moderne, parent de Bruscambille. (Voir le *Manuel*, I, 1302). Notice de M. Paul LACROIX . . 6 fr.

Les Faictz merveilleux de Virgille... Nouvellement imprimés à Paris, par Guillaume Nyverd (Voir le *Manuel*, II, 1166) Avec une Introduction, par PHILOMNESTE junior. 6 fr.

François Rabelais; par Guillaume COLLETET, de l'Académie françoise. Extrait des *Vies des poëtes françois*, publié par PHILOMNESTE junior . . . . 5 fr.

Les Fortunes et adversitez de feu noble homme Jehan Regnier (Voir le *Manuel*, IV, 1187). Notice de M. Paul LACROIX . . . . 16 fr.

S'ensuyt plusieurs belles chansons nouvelles. 1542. Réimpression, avec notes de M. A. PERCHERON . . 8 fr.

Le Grant blason des faulces amours, par Guillaume ALEXIS bénédictin, surnommé le bon Moyne de Lyre. Notice de PHILOMNESTE junior . . . . 6 fr.

Les Satyres du Sieur du Laurens (sic). Paris, G. Alliot, 1633. Notice de M. P. BLANCHEMAIN . . 8 fr.

Les Amoureux brandons de Franciarque et Callixène, comédie. Paris, 1606. Notice du bibliophile JACOB. 12 fr.

SOUS PRESSE :

Le Papillon de Cupido, poëme, par Jehan MARTIN, Sgr. de Choisy. Lyon, 1543. Notice bibliographique. 7 fr.

Les Plaisantes journées du Sieur Favoral, Paris, 1615; réimpr. avec une Notice bibliographique.

